DÉPOT LÉGAL
VAUCLUSE
N° 443
19

11me Année — N° 65 Mars 1925

FORTUNIO

Les Cahiers du Sud

SOMMAIRE :

PIERRE TILCKE .... *Daragnès.*
MARCEL BRION .... *Yeats.*
ALINE HENRY .... *Poèmes.*
JEAN GARAT .... *A Tristan Derême.*
PIERRE MAC ORLAN .... *Présentation de l' « Araignée ».*
KRATES .... *Pincées de Cendres.*
ERNEST MARION .... *Arthur Honnegger.*
JEAN PHILIPON .... *Deux Pastiches . Morand, France.*
S. K. .... *Sur un lied de Shumann.*
GABRIEL D'AUBARÈDE .... *Jacques Rivière.*
ANDRÉ NÉGIS .... *Enquête de Fortunio.*
PIERRE HUMBOURG .... *Nous et la Guerre.*

CHRONIQUES :

LIVRES : *L'Égoïste,* Gabriel d'Aubarède ; *Pégase et le Percheron,* Jean Ballard ; *Le charme du Taraen,* X.-- REVUES : Gaston Mouren.-- LA VIE A MARSEILLE : *La Vie Marseillaise,* Jeanssey.-- LA MUSIQUE : E. Marion.-- LA PEINTURE : Herrem. -- LE THÉATRE : J. B. -- *Échos, La Presse.* -- LETTRE DE NICE : Reynold.

L'Araignée à Marseille : présentation de Pierre MAC-ORLAN.
Notre Enquête : *Les Artistes doivent-ils faire de la politique,* par André NÉGIS.

BUREAUX :
10, Quai du Canal, MARSEILLE -- 30, Avenue d'Eylau, PARIS

N° 65. 11me Année. Mars 1925.

FORTVNIO

Daragnès

LIVRES....

Ils étaient revêtus de cuir grenat ou fauve, certains même portaient l'habit bleu. Ils montraient des gardes de soie moirée ou mate ; ainsi dans le faste des reliures ou la prison des gaines, l'œuvre de G. Daragnès (1) s'étalait à pleine page ou se resserrait dans le texte. Incorporés aux volumes, les dessins originaux complétaient l'ensemble. Ainsi l'on pouvait suivre la pensée de l'artiste depuis sa genèse jusqu'à l'aboutissement, dans son aspect et son format définitifs. L'œuvre entier de l'artiste était là.

Daragnès achevait son Faust. Je le trouvai penché sur la loupe, burin en main. C'est ainsi qu'il me reçut un matin dans son atelier du boulevard Rochechouart et tout en gravant paisiblement son petit buis, il me raconta l'histoire de tous ces livres que je feuilletais avidement, ces livres, exemplaires uniques et infiniment précieux, que j'ai revus pour la dernière fois peut-être, alignés à la parade dans une vitrine d'exposition.

(1). Nous profitons du regain d'actualité que donne à Daragnès sa collaboration à l'« Araignée », salon des humoristes dissidents à Marseille, présentés par Carlo-Rim chez Boka, pour mettre en tête de ce numéro le bel article de Pierre Tilcke, que nous conservions dans nos **cartons**.

Le catalogue qui a été publié de cette petite bibliothèque complète ce que j'en connaissais et comble quelques lacunes. Rien n'est plus attrayant qu'un catalogue : celui de la vente Daragnès est somptueux. Il me rappelle précisément chaque volume et réveillant des sensations tactiles assoupies, il renouvelle pour moi la caresse de ces peaux veloutées et glacées, carapaces luisantes, eaux profondes et fraîches.

Ce qui surprend, c'est le court espace de temps sur lequel s'échelonne cette œuvre déjà considérable. Daragnès vit sortir son premier livre vers la trentaine ; en moins de dix ans, une vingtaine de volumes virent le jour, ornés d'images par ce scrupuleux illustrateur.

Daragnès, à ses débuts, était un jeune peintre de formation classique, c'est-à-dire qu'il reçut ce qui était encore considéré vers 1900 comme le fin mot de l'enseignement classique : celui de l'Ecole des Beaux-Arts. Je ne dis pas que son passage par la rue Bonaparte ait eu grande influence sur sa carrière. Si je signale ce fait secondaire en lui-même, c'est pour une autre raison ; c'est à l'Ecole que Daragnès apprit le métier du burin qu'il aimait à manier à ses moments perdus. Lorsque prévoyant la vogue du bois il commença vers 1915 à illustrer la *Ballade de la Géôle*, il avait une sûreté de main déjà, une connaissance approfondie de cet instrument périlleux qu'est le burin. Les admirables vignettes de *Femmes* et de la *Géôle*, sommaires mais ardentes, classaient Daragnès au premier rang des illustrateurs, ppourtant le succès tardait à venir. La *Ballade* entièrement gravée ne trouvait pas d'éditeur et paraissait en 1918 seulement (un an après *Femmes*) aux frais de Daragnès. L'artiste avait été bien inspiré car le livre eut un gros retentissement, dès lors Daragnès donnait coup sur coup *Monsieur d'Amercœur*, la *Main enchantée*,

Marie Donadieu, les *Moralités légendaires*, *A bord de l'Etoile Matutine*, enfin le *Faust* suivi de très près par l'*Isabelle de Gide*. (1).

Daragnès a rarement délaissé le bois. Deux ouvrages seulement sont ornés d'eaux fortes, un seul de burins, l'*Isabelle*. Ses burins sont beaux, colorés, mais froids. Ils nous apprennent qu'on peut éviter la sécheresse dans la taille sans posséder le merveilleux métier des Edelinck et des Drevet. Une planche burinée est sans doute une chose noble car elle ne se prête guère à la « cuisine » et aux faux semblants, mais il faut tout l'esprit d'un Daragnès pour rendre ce métier agréable. Combien il semble plus à l'aise dans le bois ! En parcourant son œuvre gravé sur bois on remarque à chaque volume un progrès. Les noirs opaques de la *Géôle* s'éclaircissent, la lumière s'insinue dans les alcoves de *Femmes* où s'accomplit le geste stérile. Le *Protée* de Claudel (1919) révèle cet inimitable sens de l'humour que Daragnès porte en lui. Le bois largement taillé éclate comme une grenade mûre et la ligne tendue à l'excès va rompre. Enormes et bouffonnes, ces images évoquent une antiquité fabuleuse et formidable. L'*Etoile Matutine*, le plus beau poème où soit célébrée la carrière héroïque des durs gentilhommes de fortune, nous ramène aux temps historiques. Des tavernes de Brest où se coudoyent les équipages du Roi et les bandes oisives de Georges Merry, nous faisons voile pour les tropiques. Là, des haines et des amours inexpiables s'assouvissent et Daragnès, plein de visions héroïques, décrit les nuits trop claires, les navires penchés par la tempête ou tremblant sous les décharges de leurs bordées. A terre, l'équipage se divertit jusqu'au moment où,

(1) Citons encore « *Les Pièces condamnées* » de Beaudelaire (1917), *La lumière qui faillit* et la *Chanson de la Chambrée* par Kipling, enfin *l'Amant des Amazones*.

le rhum aidant, la colère arme les bras. Souvent la belle aventure finit à quelques pieds du sol. Plus subtiles et d'un métier plus libre, les planches de *Moralités légendaires* s'harmonisent avec des dessous et des nuances fugitives comme l'art de l'étrange Laforgue. Duos de la gouge et du burin ; le point alterne avec le trait. Pourchassant le noir dans les recoins, la taille le traverse et l'exténue. Nous sommes loin de la *Géôle* de *Reading* et de ses lourdes masses d'ombre devant lesquelles le burin a, semble-t-il, hésité ! Daragnès renouvelant dans ses vignettes l'aimable absurdité des Moralités légendaires a la conscience d'avoir été plus loin qu'il n'avait jamais été. Bientôt laissant Hamlet découvrir l'énigme de la vie et contempler le visage mouvant des eaux, Daragnès allait se consacrer à un autre songe-creux non moins célèbre.

D'instinct, avec son amour pour l'espace et la mer, les vastes étendues du monde invisible, Daragnès allait vers les grands inquiets. La terre n'est pas assez vaste et les Tropiques n'ont plus rien de mystérieux. Le Serpent de mer sera quelque jour capturé et figurera au Musée d'Histoire Naturelle. Mais il y a encore des régions d'où l'on n'est jamais, dit-on, revenu... Voici Poë au seuil de ce royaume « bordé par le rivage Plutonien de la Nuit ». La tête dans ses mains, l'auteur du *Corbeau* frissonne, car avec le sombre voilier des lacs maudits le malheur a franchi le seuil de sa porte.

Oscar Wilde aussi a su comment on pénètre dans le merveilleux empire de la douleur et de la mort... Mais tous deux sont dépassés par ce bourgeois casanier et froid dont les ouvrages plaisent encore, Goethe. Daragnès a préféré son premier Faust au second, et pourtant après les Moralités Légendaires il eut été beau de le voir se lancer dans le second Faust ! Telle quelle, son

œuvre est réussie et sans doute ses illustrations décourageront pendant longtemps les tentatives. Il ne s'est trouvé personne pour traduire Goethe après Gérard de Nerval ; d'ici longtemps personne ne s'avisera d'illustrer le Faust. Son Méphisto est définitif, inoubliable. Il n'est pas un traître de mélodrame, bien sûr. Il apparaît maigre et griffu avec une tête de pasteur anglican, sournois et cynique en même temps, plat, répugnant. C'est lui qui tient la scène, il est partout, dans la taverne, au Sabbat, à la fenêtre, pinçant de ses longs doigts les cordes de la guitare. Et Faust ? Faust apparaît une fois seulement, vieux, anéanti, devant sa table surchargée de livres. On dirait l'esprit de la solitude. On le voit aussi jeune et ardent sur la première planche, puis amaigri et pâle dans la *Sérénade*. C'est maintenant un Hamlet qui veut se distraire.

Les distractions ne lui font pas défaut, mais comme tout se paie, Faust, damné, sera précipité au fond d'un trou : ainsi finit l'histoire avec Daragnès. Goethe ne donnait pas tant de précisions.

Autour de Faust et de Méphistophélès grouille, indifférent au drame, un monde de buveurs et de filles, de marchands et de moines. Le peuple, talons aux fesses, danse et la nature tantôt riante, tantôt terrible éveille en Faust des sentiments divers. Il aime à regarder. Cette part que l'auteur accorde au milieu ambiant, à l'homme, à la nature. Daragnès la respecte. De page en page, ses petits bois gravés situent la scène, accentuent un détail, soulignent un trait. Pour moi, je confesse humblement que je préfère ces ornements burinés aux eaux fortes. Je préfère l'épisode, à l'essentiel qui me semble résumé suffisamment dans l'émouvante figure du Docteur pensif et sombre parmi ces livres. C'est peut-être par l'esprit de ces en-tête que Daragnès s'apparente le plus à Gœthe

dont il est aussi loin, par ailleurs, qu'un Basque peut l'être d'un Allemand.

Franchement, je ne crois pas au romantisme de Daragnès et j'aimerais à savoir pourquoi on lui inflige avec tant d'opiniâtreté l'épithète de Romantique. Ce qui ressort de son œuvre, ce n'est pas la fièvre, c'est l'acuité de la sensation et la puissance évocatrice. Cela n'est pas particulier aux romantiques, que je sache. L'esprit non plus. Cet esprit pervers, ému, bouffon, lui suggère mille caprices de métier, mille détails infiniment savoureux. Sa plaisanterie va tantôt droit au fond des choses, tantôt s'arrête à leur surface, les montrant sous un jour inattendu, baroque même. Mais je ne vois rien de maladif en lui, Son « satanisme » semble bien conscient et n'est pas sans rapports avec celui de Heine, un faux romantique lui aussi. J'ai d'ailleurs souvent imaginé la « Mer du Nord » illustrée par Daragnès.

Que vaut du reste une affirmation? Daragnès n'est au fond, réductible à aucune formule. Il a pris à droite et à gauche tout ce qui dans l'art, ne s'invente pas. Il a beaucoup regardé, beaucoup lu, mais ses ouvrages ne sentent en rien la compilation. On y devine cependant des préoccupations d'ordre littéraire ; le texte lui dicte le procédé, la manière, le style. La logique qui met en mouvement l'idée littéraire et lui impose un développement harmonieux semble agir également sur l'illustrateur (1). Les formes elles-mêmes s'y plient et participent ainsi à la beauté de l'ensemble. Elles peuvent porter de guingois, jamais la page ne cloche. Cette déformation volontaire, cette tendance irrésistible à la caricature qu'on trouve chez des anglais comme

(1) Cela est remarquable dans les *Moralités Légendaires* dont l'ornementation est un commentaire perpétuel de ce chef-d'œuvre artificiel.

Rawlandson, témoigne d'une réelle maîtrise de soi, d'un sang-froid imperturbable. Tout cela au service d'un cœur généreux et d'une intelligence lucide ne pouvait manquer d'aboutir à quelque chose de non médiocre. Il est trop tôt pour parler d'aboutissement. Qu'il me suffise de dire que l'apparition de Daragnès vers 1917 marque dans l'histoire du bois gravé une date. Il n'y a peut-être pas de progrès à proprement parler, mais comme l'art se renouvelle sous l'influence des grands artistes, on peut parler de renouvellement.

OLD SHERIDAN

LETTRES ÉTRANGÈRES

W. B. Yeats

Lorsque Jean-Paul Richter, partageant le monde, attribuait aux Anglais l'empire de la mer, aux Français celui de la terre et aux Allemands celui de l'air — entendant par là le domaine de la spéculation intellectuelle — il oubliait le royaume mystérieux des fables, cette région de marche située entre le réel et l'irréel, qui les unit plus qu'elle ne les sépare, royaume dont la souveraineté appartient sans conteste aux Irlandais. On pourrait dire sans trop d'exagération que le rêve est pour eux une seconde existence, non moins normale que la première. Peut-être même se meuvent-ils plus aisément dans cet espace fantaisiste, où ils trouvent une liberté plus absolue que dans notre monde de contingences où des nécessités étrangères nous enferment, nous limitent de toutes parts. Leur sensibilité, très vive, leur fait accueillir sans peine les manifestations du surnaturel, les plus étranges, les plus hostiles souvent à nos esprits rationnels. Cette interprétation constante du concret et de l'imaginaire a donné naissance à une littérature abondante, pleine de charme et de séduction. Si nous comparons les vieilles épopées irlandaises aux épopées grecques, nous trouvons qu'alors que les dieux homériques eux-mêmes sont fortement silhouettés et de proportions presque humaines, les héros des poèmes celtiques se fondent dans un imprécis qui fait oublier leur réalité et leur donne des dimensions gigantesques en même temps que l'aspect d'êtres surnaturels. Quand nous considérons les images que les bardes

nous ont laissées de Fergus, d'Ossian, de Cuchulain, nous ne savons plus si ces héros ont vécu une existence terrestre ou s'ils sont création pure de l'esprit poétique. Elle est très vague la séparation que marque le folklore irlandais entre notre monde et le petit peuple des fées. Ou, plutôt, il n'existe plus de séparation entre eux. Les fées habitent les forêts, les landes, et le « pays-d'au-dessous-les-vagues », mais elles pénètrent aussi dans nos demeures et viennent s'asseoir à nos foyers. Lorsque le christianisme conquit l'Irlande, il dut traiter avec ces divinités populaires, et ne put jamais les détrôner tout-à-fait. Celles-ci ne tardèrent pas, d'ailleurs à prendre leur revanche, et envahirent si bien les légendes chrétiennes qu'elles nous paraissent adorablement païennes ; ainsi « l'île des saints » resta en même temps l'île des fées. Ces fées mêlées à la vie, leur intervention quasi quotidienne ne permet pas de douter de leur existence. Les vieilles gens racontent que, parfois, les « sidhe » substituent à un enfant nouveau-né, un de leurs propres enfants qui est élevé par les hommes alors qu'eux-mêmes prennent soin du bébé volé. Ces échanges sont un symbole et l'explication du mystère de la poésie irlandaise. Déterminée par l'ambiance favorable d'une mer grise toujours troublée, d'un ciel bouleversé de nuages, de terres pauvres, d'îles perdues où se perpétuent les antiques récits et où l'actuel ne parvient que bizarrement déformé et travesti, nourrie par un folklore inépuisable, transmis durant les longues veillées, elle a conservé une personnalité très distincte et se montre aujourd'hui dans ses représentants les plus significatifs, comme la suite logique du passé.

Ainsi l'œuvre de W.-B. Yeats, enveloppée de cette atmosphère délicate et vague, nous apparaît-elle étrangement isolée de la poésie européenne moderne et étroitement attachée, par son esprit et ses thèmes, aux traditions celtiques. Cette œuvre considérable est le miroir

fidèle et vivant de l'âme irlandaise. Toutes ses voix ont trouvé dans Yeats un interprète. Il a recueilli la mémoire des héros ; il a redit les exploits des Fenians et des Ulates ; il a évoqué, du royaume des mythes, les fantômes de Conchubar, de la reine Maeve, d'Usheen et de Niam. Il nous a conté comment Aengus, le maître de l'amour, jaloux de la passion de Baile et d'Aillinn et désireux en même temps d'éterniser ces amants exemplaires, les fit mourir de douleur en leur annonçant à chacun la mort de l'aimé, et les emporta dans son royaume. Dans les « Voyages d'Usheen », il nous guide à travers les forêts mystérieuses du passé, peuplées de créatures étranges, il rencontre avec son guide les ombres des ancêtres, et nous introduit avec tant d'art dans le monde inconnu, que nous comprenons comment, grâce au génie de ses poètes, ce monde fabuleux est devenu pour l'Irlandais une patrie familière. Nous oublions, nous aussi, les immensités brumeuses qui nous séparent de ces régions ; tout absolu de temps et d'espace se dissolvant dans le brouillard des songes, nous ne nous étonnons point de voir surgir devant nous ces gigantesques et grandioses apparitions. Le rythme de ces poèmes, souple et presque fondu dans une musique de sortilège, nous berce et nous dispose comme les paroles d'une conjuration, à passer, sans effort, de notre petit univers, dans les terres de la réalité féerique.

Les poèmes lyriques de Yeats éveillent les mêmes accords magiques. Aucun éclat de couleur ou de son, des sentiments indécis, des images voilées, rachetant par la gamme la plus riche et la plus délicate des gris l'effacement volontaire des nuances, telles sont les caractéristiques de ces pièces brèves, toujours vaguement « crépusculaires », et empreintes de la plus ensorcelante séduction. Lorsque le poète nous confie la source de ses inspirations, nous trouvons fréquemment une antique légende qui lui a été contée par une vieille femme ou un pêcheur,

témoignage de cette collaboration intime qui existe entre l'auteur et le peuple irlandais, créateur inconscient de poésie. Tel autre poème est la transcription exacte d'un rêve, et si nous voulions définir l'impression générale que laisse l'ensemble de ces œuvres lyriques, nous ne pourrions mieux les comparer qu'à ces images qui nous frôlent aux instants intermédiaires entre l'état de veille et le sommeil, quand l'esprit, sans s'être abandonné complètement à l'inconscient, perd toutefois sa force de contrôle et de critique, et accueille les hôtes bienvenus de l'inspiration poétique. Ce « rêve éveillé » que favorisent le climat, la formation intellectuelle et le génie de la race, appartient en propre à l'Irlandais, et le rend capable de sentir et de recevoir l'immense poésie éparse dans le monde.

Si profondément, si spécifiquement celte, W.-B. Yeats devait être un des principaux artisans de la renaissance irlandaise qui s'est manifestée à la fin du siècle dernier et au début de celui-ci. La fondation de l'Abbey Theatre, à laquelle il prit part, avec Lady Gregory et J.-M. Synge, fut un des événements significatifs de cette renaissance. En même temps que sa liberté politique, l'Irlande réclamait son affranchissement intellectuel, et renouait les liens qui l'attachaient aux grandes époques nationales. L'emploi du gaëlique n'a pu se généraliser encore parmi des populations qui avaient oublié la langue des ancêtres, malgré les efforts faits pour la leur enseigner. C'est pour cette raison, et pour assurer à son œuvre le rayonnement le plus étendu que W.-B. Yeats écrivit en anglais. Non moins importante que sa poésie lyrique, est sa production dramatique. Il y fait de fréquents emprunts au folklore, à l'histoire et à la légende, qui en Irlande, arrivent à se confondre. Ses thèmes préférés sont ceux qu'ont traités presque tous les poètes d'Erin, « Deidre » par exemple, le plus beau récit d'amour et de mort, si profondément symbolique de

l'âme de la race que chaque écrivain l'a conté à son tour et que Synge, lui-même, le violent satiriste qui personnifie l'humour de l'Irlande, un des plus grands comiques de notre temps, a attendri sa verve pour rappeler sa douloureuse mémoire. « On Baile's Strand », vieille fable de la fatilité, le symbolique « Sablier », le drame nostalgique de « La Terre du Désir du Cœur », telles sont les principales œuvres que Yeats écrivit pour la scène. Il faut y joindre ce chef-d'œuvre « La Comtesse Cathleen », une des plus admirables créations poétiques que le théâtre ait jamais vues. L'âme pure et délicate, la beauté, la grâce, la tendresse, la passion, le dévouement de la Comtesse Cathleen qui vendit son âme au Diable pour racheter les âmes de ses sujets qui s'étaient livrés à l'Esprit du Mal, font de cette figure divine, le symbole du sacrifice absolu, sans récompense et sans réserve. « Elle était le grand lys blanc du monde », dit un paysan, et devant cette abnégation, la justice du ciel envoie ses anges arracher aux démons l'âme incomparablement précieuse de la Comtesse. C'est dans cette pièce que le génie de W.-B. Yeats a trouvé sa plus haute expression, sa plus sereine beauté. Chaque vers est une merveille d'harmonie profonde, de noblesse et de douceur, un rayon de cette supraterrestre splendeur qui est le trésor du poète.

Marcel BRION.

Petits Poèmes

I

J'ai vu ton visage,
Aimé ta voix,
Et je ne peux plus vivre
Sans ce visage et cette voix !

Quand on a vogué sur la mer
Et respiré le vent du large,
Vivre devient trop amer
Sans cette tempête
Et cet air.

La vie est tellement vide
Sans l'amour qui la remplissait,
Que douloureusement
Le cœur hésite
A battre pour tant
Et tant de vide...

II

Je voudrais aller
Les deux mains tendues
Et mêler
Ma voix aux voies entendues.

Je voudrais que mes mains,
Mon rire et mes gestes
Soient secourables à tous les humains
Pour que moins je me déteste.

Car ce soir, je me déteste
De passer en silence,
Isolément,
Malgré tout ce que je sens
De souffrance
Dans ce silence...

ALINE HENRY.

A TRISTAN DEREME

Un jour de septembre, à l'orée
du Bois de Mouguerre, en Labourd
je m'étendis dans l'herbe pour
lire la Verdure Dorée

à voix haute. (Les dieux rustiques
aiment les vers et sont discrets.
Dans ma demeure j'encourrais
la compassion des domestiques)

Tandis que je tourne une page,
— l'étrange chose que voilà ! —
Je m'aperçois soudain que la
forêt stylise son ramage !

Car tout ce que je dis, l'écho le
redit en un chœur hésitant,
comme au village l'on entend
chanter les enfants de l'école.

Envols, appels, murmures dans ce
moment semblent vos vers ailés.
Le ruisseau s'harmonise et les
branches se penchent en cadence.

Bientôt tout bec et toute feuille
emportés au rythme nouveau
récitent votre in-octavo ?
Il ne reste plus, qui ne veuille

ouïr « la Verdure dorée »
que, scandant au tronc d'un bouleau
son hémistiche à la Boileau,
un très vieux pivert dur d'oreille. (1)

Jean GARAT.

(1) *Note de la Direction : vert dur d'oreille* ne rime pas avec *Verdure Dorée.* Nous prions le lecteur consciencieux d'excuser cette négligence dont nous laissons toute la responsabilité à l'auteur.

L'Araignée

par Pierre MAC ORLAN

Mardi dernier, 3 mars a été « vernie » avec un éclatant succès le magnifique VI^e Salon de l'Araignée amenée à Marseille par notre ami Carlo Rim. La présentation de cette exposition où nous retrouvons les plus grands noms de la Fantaisie et de l'Illustration ne manque pas d'originalité. Nous rappelons que Boka *a transformé un étage de ses magasins en galerie de tableaux pour accueillir l'illustre « club ».*

*
* *

L'araignée se balance au bout de son fil et ses oscillations de pendule vont de l'est à l'ouest et du nord au sud. Tout est permis aux pendules et les gens s'arrêtent avec extase pour contempler ce mouvement paisible. Ceux qui reçoivent la boule du balancier plaisent à l'esprit ironique des foules et sont moqués. Est-ce là l'origine intellectuelle du club de l' « *Araignée* » ? Je ne le pense pas. Doit-on faire partie de l' «*Araignée ?*» Réponse : «*Il n'y a pas plus de raison de faire partie de l'* «Araignée » *que du* 721^e *Régiment d'Infanterie, par exemple.*» Les circonstances et l'instinct vous conduisent vers l' « *Araignée* » qui ne représente aucune tradition, qui ne s'enorgueillit d'aucun ivrogne notoire et qui n'est pas capable d'expliquer la signification symbolique de l'animal mou et sombre dont elle reproduit l'image sur ses papiers d'invitation. Demander à dix membres de l' « *Araignée*» l'explication de ce mot qui

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

résume une partie de l'effort de quelques peintres et écrivains, c'est s'exposer à jeter la consternation sur le visage de ces dix individus. Ils ne savent pas... Ils n'ont jamais cherché à savoir. La courtoisie demanderait cependant une explication... il ne reste plus dans ce cas qu'à éviter d'être courtois et à changer de conversation. Notre club est ainsi en dehors de toutes les préoccupations de solidarité qui doivent animer un club puissant. Les membres de l' « *Araignée* » ne sont pas solidaires ; quand ils se rencontrent, ils se regardent avec stupéfaction, mais n'insistent pas. Quand ils obtiennent des satisfactions d'amour-propre, on peut être assuré que l' « *Araignée* » n'y entre pour rien et qu'il ne faut en rendre responsable que l'énergie individuelle de chacun. Et pourtant les clubmen de l' « *Araignée* » sont reliés entre eux par une ficelle comme les grains d'un rosaire. Le tout représente bien un chapelet, mais chaque grain ignore le grain auquel il est accolé. Pour cette raison l'unité qui peut donner à l' « *Araignée* » une raison d'exister au point de vue association, s'élève au-dessus de toutes les préoccupations de l'humanité.

L' « *Araignée* » fut fondée à Paris en 1919, par *Gus Bofa* dans un élan spontané d'enthousiasme misanthropique. Un tel état d'esprit répugne à la solitude et aux méditations clandestines. Il tenait également à placer le mot :l « *Araignée* » sur un monument quelconque, même artistique. De là, à réaliser une exposition annuelle il n'y avait, comme on dit, qu'un pas.. Ce pas fut d'ailleurs franchi avec mille de ces petites difficultés qui donnent du goût à la vie et qui finissent par rendre sérieuses des opinions conçues pour un usage très provisoire. L' « *Araignée* » tissa ses toiles dans les salles de la Galerie Devambez. Des écrivains apportèrent leur concours, des artistes exposèrent des dessins, des peintures, vendirent les uns et les autres et surent s'en tenir à cette

manifestation éphémère. Les débuts du jeune club furent salués par toute la presse française, avec sympathie. La jeune société ne présentait aucun principe initial. Une telle ingénuité dissipa les petites querelles. Il n'était pas question de bâtir une église nouvelle. Celles qui existaient déjà déléguaient des représentants. Gus Bofa rayonnait discrètement comme un soleil scandinave enfermé dans un appartement déjà chauffé. Il pouvait se féliciter de cette aventure encore mal définie, qui réagissait avec toutes les formes modernes de l'inquiétude, contre les apothéoses futures pressenties par l'instinct. Si ce club vit avec indépendance dans une belle humeur assez sportive, c'est qu'on a, somme toute, jamais rien écrit de définitif à son sujet. Il faut rendre grâce à Bofa d'avoir trouvé ce titre inexplicable. Le jour où l'explication sera trouvée, l' «*Araignée* » se résorbera, disparaîtra dans un cataclysme silencieux, comparable au glissement sournois d'une personne très belle dans un trou.

Sur les lieux de l'accident, les spectateurs resteront la bouche ouverte, puis ils se disperseront en regardant leurs pieds avec méfiance.

PIERRE MAC ORLAN.

ADMINISTRATEURS : Gus Bofa, Daragnès, Pierre Falké, André Foy, Chas Laborde, J. Oberlé.

MEMBRES ET INVITÉS : John Barber, L. Boucher, Carlo Rim, Jean Cocteau, Marc Chagall, Hermine David, Dignimont, Don, Galtier-Boissière, Edouard Goerg, Edmond Heuzé, Iser, Laboureur, M. Luka, Ch. Martin, Chana-Orloff, Pascin, Olga Sackharoff, D. de Segonzac, Tonio Salazar, Touchagues, Van Dongen, M. Wassilieff, Vertès-Roger Wild, Antral, Francis Bernard, Oscar Eichacker, Platon Argyriadès, S'Tick.

Pincées de Cendres

Etre au-dessus de tout. Aimer et mépriser tout. Savoir qu'il n'y a rien et que, pourtant, ce rien contient tout...

Rémy de GOURMONT

« Penser en sceptique, agir en croyant » telle est la formule pour diriger sa vie à laquelle tout esprit *lucide* et sincère et qui ne veut se laisser duper ni par la Nature ni par les hommes, est bien forcé d'aboutir. Certes, elle contrarie en nous cet instinctif besoin d'unité qui voudrait qu'une seule croyance nous servît et pour la pensée et pour l'action, mais sans aller jusqu'à dire: je ne prends pas la Terre au sérieux, il n'est hélas! que trop certain, que la part d'illogisme, d'absurdité et de vanité — en un mot que la part d'irrationalisme — qu'il y a aussi bien dans l'œuvre de la Nature que dans celle des hommes, est d'une telle évidence que, forcément, le scepticisme s'impose. Et l'on pense à la dangereuse phrase de Renan : « Nous consentons à nous soumettre à l'impératif du devoir, à condition qu'il soit bien entendu que nous voyons la faiblesse des arguments qui l'appuient ». Mais d'autre part, l'action peut réaliser aussi bien pour celui qui agit que pour les autres, de telles joies et de tels

bienfaits, leur vie ne fût-elle que celle d'un atôme d'un jour et ces bienfaits ne fussent-ils qu'illusoires, qu'il faut s'y lancer avec une foi d'autant plus ardente qu'elle est moins dupe.... C'est difficile, je le sais, mais point impossible. En tout cas, c'est le seul moyen de faire cesser en soi les tiraillements contradictoires et de devenir enfin « un apaisé ».

*

* *

Au fond de la pitié, il y a souvent du dédain... Accablé de misères et à bout d'espoir, si ta détresse cherche avidement un être qui t'aide et te soutienne, fais grande attention : ceux qui pourront te secourir sont de deux sortes : ceux qui, tout en te plaignant, te *jugeront* et qui, sciemment ou inconsciemment, se comparant à toi, seront plutôt satisfaits d'eux-mêmes. Ceux-là, laisse-les où ils sont, quelle que soit ta misère. Les autres, ceux qui ne cherchant nullement à te juger mais à te *comprendre*, se donnent de tout leur cœur à leur tâche de secourable bonté, ceux-là, jette-toi dans leurs bras et abandonne-toi tout entier à eux. Mais encore une fois, sois attentif et prudent. Et surtout, que ton orgueil te soutienne !

*

* *

Avant de porter un jugement définitif sur la sensibilité et la moralité d'un homme, attends de savoir comment-il se conduit dans les affaires d'argent et dans les histoires de femmes. Ce sont là les deux pierres de touche qui nous renseignent le plus exactement sur la réelle valeur morale, sur le tréfonds des hommes. Que d'êtres qui, pour tout le reste, sont irréprochables, et qui, lorsqu'il s'agit de femmes ou d'argent, laissent voir de fâcheuses tares, de répugnants dessous !

*
* *

En réalité, lorsque la nature a crée la matière vivante, elle n'a pu faire ni grand, ni simple. Si certains arbres ou certains animaux — surtout parmi les fossiles — nous paraissent gigantesques, ce n'est que par rapport à notre taille humaine qu'ils le sont. Comparés au volume de la Terre que sont-ils, sinon de minuscules atômes ? Mais si vous analysez la matière dont ils sont faits, ces êtres tant végétaux qu'animaux, la matière vivante primordiale, le *protoplasma*, comme dit la Science, ce qui étonne, tout d'abord, ce n'est certes pas la simplicité de sa composition, mais bien au contraire, son extrême complication. Et c'est pourquoi, les moindres phénomènes biologiques sont d'une « effarante » complexité. Il faut croire que le problème de la vie à créer était d'une singulière difficulté, puisque la nature n'a pu le réaliser d'une façon plus simple.

En somme, il faut bien reconnaître que toute la vie végétale et animale n'est qu'une imperceptible moisissure répandue sur l'écorce de la planète, écorce qui, comparée au volume de cette planète, est plus mince qu'une coquille d'œuf. Et la stupéfiante, l'indicible merveille c'est que la Vie ait pu se développer sur une aussi fragile enveloppe, entre un abîme de feu, au-dessous, et un abîme de froid, au-dessus.

*
* *

Si tu veux te rendre compte, non pas tant de la valeur que de la *qualité* d'un esprit, examine un peu le nombre et surtout la nature des curiosités qu'il manifeste. S'intéresse-t-il à beaucoup de choses et à quelles ? Tâche aussi de savoir exactement l'emploi qu'il fait de ses

heures de loisir, car c'est là qu'apparaissent les tendances et les goûts profonds d'un être, bien plus que dans le métier qu'il exerce et que, souvent, il n'a pas choisi de son plein gré. Mais, dès que sa tâche le laisse libre, obéissant à ses *directives* profondes, à ses *directives* innées, il va tout droit vers ce qu'il aime, vers ce qui l'intéresse ou l'amuse. Et alors, l'un saisit ses boules ou ses cartes à jouer — car, comme l'a dit un atrabilaire, lorsqu'on n'a pas d'idées à échanger , on échange des cartes — l'autre empoigne son fusil ou sa canne à pêche, un autre fait de la boxe ou du tennis, un autre collectionne des boutons de culotte. Certains enfin se contentent de digérer béatement, tels des ruminants... Mais, cependant, il en est quelq'uns que touche pour ainsi dire, une grâce révélatrice...

Ceux-là prennent alors conscience du drame formidable, tragique et magnifique, de l'intérêt le plus émouvant, de la poésie la plus haute, que réalise sur terre l'évolution de la Vie et ils se disent que tout de même, ce serait agir comme de puérils étourneaux ou d'ignares mollusques, que de ne pas consacrer à cette ennoblissante étude, les quelques heures de loisir que leur laisse la dure tâche quotidienne... Sont-ils, ceux-là, d'une cérébralité supérieure à celle des joueurs de boule et autres collectionneurs de boutons de culotte ? Il y a apparence que oui. Mais ce n'est pas sûr...

*

*   *

Etre persuadé, sinon que tout n'est qu'un rêve, du moins que tout, absolument tout, passe avec la rapidité d'un rêve et, au fond, n'a peut-être guère plus d'importance, donc, voir défiler et disparaitre les êtres et les choses et n'en avoir ni peine ni regrets, voilà ce qu'il faudrait tâcher de réaliser, si l'on ne veut pas avoir à chaque instant le cœur nâvré par les deuils ou la disparition des

choses et si l'on veut jouir en paix lucide de l'incomparable spectacle que nous donne la Vie. Bouddha et le Christ qui savaient l'impermanence de tout ce qui existe, avaient, pour se soutenir l'espoir, l'un du Nirvâna, l'autre du Royaume de Dieu. Beaucoup d'entre-nous n'ont plus aucun espoir dans l'au-delà et, pourtant, ils tiennent ferme. Agite-toi, démène-toi, ce n'est pas un dieu qui te mène, c'est simplement la formule psycho-physiologique que tu as reçue en naissant. Tu auras beau faire, tu ne lui échapperas pas, ou du moins, pour être exact, si peu que rien. Les croyants qui protestent contre pareille opinion ne s'aperçoivent pas, qu'en somme, ils pensent de même, lorsqu'ils disent : Que la volonté de Dieu soit faite ! L'idée est la même, formulée différemment. Va parler à un Bonarparte, par exemple, de la vie d'ascèse et de renoncement et tu verras l'accueil que tu recevras. Et, de par les implacables fatalités de son corps et de son âme, il ne peut penser et agir autrement qu'il ne fait.

« Si tu ne peux aimer ta souffrance et en faire une joie... » dit quelque part l'*Imitation*. Voilà bien ce que le christianisme a trouvé de nouveau et d'admirable. Maine de Biran y insiste, tiraillé qu'il fut entre le stoïcisme, et le christianisme. « Aimer la souffrance, dit-il, s'en réjouir comme d'un moyen qui conduit à la plus heureuse fin, s'attacher volontairement à la Croix, à l'exemple du Sauveur des hommes, c'est ce que peut seul enseigner et pratiquer le philosophe chrétien ». C'est absolument vrai. Le Bouddhisme lui, par le renoncement, n'arriva qu'à la sérénité, car c'est la plus grande des erreurs que de se représenter Bouddha et ses disciples comme de sombres désespérés. Ils se tendent au Nirvâna avec la même ferveur sereine que le chrétien à la vie éternelle. Mais on ne peut pas dire que, comme celui-ci, *ils aiment la souffrance*... Quelles âmes que celles qui sont capables d'un pareil héroïsme mystique !

*
* *

Pourquoi un visage de femme, en réalité un simple assemblage de muscles, d'os et de nerfs, supportant des organes d'un usage plutôt prosaïque, une bouche et un nez, pourquoi peut-il non seulement créer en nous une profonde émotion de beauté, mais encore évoquer — du moins chez certains — l'infini mystère du Monde et de la Vie ? Certes, ce visage la possède cette beauté mais, plus encore qu'en lui, c'est peut-être en nous surtout qu'elle existe ou, pour mieux dire, c'est nous qui la créons. Ce qui le prouve, c'est que, cette beauté, nous ne la voyons pas tous d'identique façon, pour certains même, elle est inexistante. Du reste, n'a-t-elle pas varié suivant les temps et les lieux ? Il y a là un problème que tous les esthéticiens du monde n'ont pu encore expliquer. D'ailleurs, est-il explicable ? Pauvres femmes qui avez le malheur de n'en posséder que quelques bribes de cette beauté, combien vous êtes touchantes dans vos incessants efforts pour les faire valoir ! Certains se moquent de vous. Moi, ma pitié va vers vous, car elle sait de quelle valeur est pour la femme cette beauté que, quoiqu'on dise, rien ne remplace.

*
* *

Race singulièrement attirante que cette race des Egyptiens la vénérable ancêtre. Ils ont été les premiers chez lesquels, pour ainsi dire, la pensée est revenue sur elle-même et a deviné qu'il y avait autre chose que le monde extérieur : l'idée de la Mort a été leur continuelle hantise... Cela ne les empêchait du reste pas, d'être d'une effrénée sensualité... Dans un manuscrit égyptien vieux de quatre mille ans, se trouve ceci « A qui parlerai-je aujourd'hui ? Les frères sont méchants et les amis n'aiment

« personne. Les cœurs sont violents et chacun prend le
« bien de son voisin. La mort me paraît aujoujourd'hui
« comme la guérison d'une maladie, comme la sortie au
« grand air après la fièvre. La mort me paraît aujour-
« d'hui comme une odeur de lotus, comme le repos sur la
« rive d'un pays d'ivresse, comme le retour à la maison
« du matelot. La mort me paraît aujourd'hui comme
« le désir qu'un homme a de voir sa maison, après
« beaucoup d'années de captivité, etc, etc ».

Vous qui prétendez que pessimisme et dégénérescence sont effet et cause, l'humanité était-elle donc déjà dégénérée il y a quatre mille ans ? Quelle sensibilité profonde, quelles comparaisons subtiles et justes ! Cela rappelle *les Jours qui ne sont plus* de Tennyson. Décidément, pour toutes les manifestations de l'âme humaine, c'est à l'Egypte que l'on est toujours ramené, lorsqu'on remonte aux plus lointaines origines. Et je comprends les gens qui se passionnent pour ce peuple, son histoire et son art.

*
* *

Vous ne comprendrez rien à l'histoire de l'Antiquité tant orientale que gréco-romaine, si vous n'essayez pas de bien connaître les croyances et les pratiques religieuses de ces époques-là. La superstition était alors toute puissante et je crois bien que le croisé le plus dévot de notre moyen-âge, avait, tout de même, l'esprit un peu plus libre, se croyait moins en l'entière puissance de Dieu ou du Diable qu'un citoyen de Rome ou d'Athènes, qu'il fût patricien ou plébéien, savant ou ignorant, ne se croyait l'esclave des dieux ou des démons. Quand Marcellus, pour ne citer que celui-là, commençait une entreprise, il ne voyageait qu'en litière fermée, pour ne pas être gêné par les auspices, c'est-à-dire par les présages qu'auraient pu lui donner le vol des oiseaux et qu'il aurait vus malgré

lui. On pourrait presque dire qu'à Rome c'est le *pullarius*, l'homme chargé de nourrir les poulets sacrés et de surveiller la façon dont ils picoraient le grain, qui a dirigé les affaires. Rien ne peut donner une idée de la superstition romaine. Aussi la magie, l'astrologie et la sorcellerie eurent, malgré la sévérité de la répression, de très nombreux et fervents adeptes, surtout dans les premiers siècles de notre ère, alors que l'influence des religions orientales se faisait prépondérante.

*
* *

La marche des idées... De plus en plus la Science fait table à peu près rase de certaines idées et théories qui lui semblaient bien établies et pour tout dire, fondamentales. C'est ainsi que l'on croyait à la constance de la masse : or, on nous dit maintenant qu'elle varie avec la vitesse. On croyait de même — et dur comme fer — à la permanence des atomes ; or, la radio-activité les désagrège. L'intangibilité de la Loi de Newton était, pour ainsi dire, un dogme ; or, Einstein y ajoute un terme de correction qui dépend de la vitesse de la lumière. A son tour, l'Astronomie va être forcée de s'habituer à cette idée plutôt paradoxale : l'architecture des mondes ne dépend pas de la gravité.

Naturellement, messieurs les théologiens et autres croyants se moquent de ces variations et vantent l'immutabilité de leurs dogmes. Or, Charles Guignebert a montré avec la science et le tact impartial qui le caractérisent, qu'un dogme nait, se développe, se transforme, vieillit et meurt tout comme un organisme vivant. Quant à la Science, répétons qu'elle n'est pas faite encore, mais *se fait* et qu'en somme, elle imite les dogmes chrétiens eux-mêmes qui ont mis plus de trois siècles à se créer et à se formuler définitivement. Or, la Science — la

vraie — date à peine de Lavoisier. Qui sait, qui pourrait dire les surprises déconcertantes, inouïes qu'une Science avancée, plus lucide et plus sûre, réserve peut-être à l'esprit de l'homme. Qui sait si cet esprit ne s'arrêtera pas un jour épouvanté, comme Faust devant l'Esprit de la Terre...

(*A suivre.*)

KRATES.

Arthur Honegger

De la mort de Beethoven prend date une extraordinaire floraison musicale ; les styles les plus divers naissent, se frôlent et se substituent les uns aux autres : Weber, dont on commence à suivre les exemples orchestraux, Verdi, Mendelssohn, Schumann, Chopin, Berlioz, Liszt qui fait prévoir Wagner, Moussorgsky, Rimsky-Korsakow, Debussy, Strawinsky. Depuis quelques années la musique semblait chercher son guide. Une pléiade de musiciens ont tenté des efforts dont les résultats concordaient peu avec notre désir de stabilité.

Leurs expériences n'ont servi qu'à développer des formules esthétiques usées ou mort-nées. Strawinsky vient, avec ses fulgurances et sa frénésie quelque peu barbares. Le génie latin ne peut s'en accommoder exclusivement ; s'il y prend certaines joies, elles ne peuvent être sa norme. Il faut lui parler une langue sonore mais équilibrée, il lui faut un esprit plus civilisé et une puissante dialectique : C'est tout cela qu'avec les *Dits des Jeux du Monde*, le *Quatuor* à cordes, *Horace victorieux, La Tempête, Pacific* et le *Roi David,* Honegger lui a apporté.

Il est venu à son heure, avec ces dons exceptionnels : la volonté, la puissance et l'inspiration. La volonté d'écrire, c'est le facteur qui va transformer toutes les impressions en élément que s'appropriera la musique. C'est elle qui fait de ses lectures, de ses spectacles, de ses actes les thèmes les plus divers. Le poème de René Morax lui inspire le *Roi David* ; le drame de Shakespeare son *Prélude pour la Tempête,* ce formidable engin qu'on nomme locomotive, son *Pacific* 231, poème symphonique, poème métallurgique pourrait-on dire. Et cette volonté se manifeste chez lui par cette phrase que rapporte Roland-Manuel : « *Tout ce que je* « *vois, tout ce que je mange, tout ce que je bois se*

« *transforme intégralement en musique* (1) » L'on pourrait objecter que ce n'est pas tout à fait favorable à sa musique... mais les mots n'ont que le sens qu'on veut bien leur prêter.

Dès l'instant qu'il a *voulu,* il lui a fallu les moyens de concrétiser, de matérialiser ce désir. Il les a trouvés dans un travail opiniâtre qui l'a rompu à toutes les difficultés techniques. Un thème quel qu'il soit, trouve en lui son maître. La diversité et l'abondance des formules subsidiaires tiennent parfois plus du métier que de l'inspiration. Celle-ci en modifie les détails, l'aspect et le sens, en évalue l'importance et les met à leurs plans respectifs. L'inspiration s'apparente à la grande loi de l'amour qui lui donne sa raison d'être, l'amour pris dans son acception la plus large, voire cosmique (l'Eros de l'antiquité retrouvé par Newton dans la loi de l'attraction universelle). Ce don, Honegger le possède au plus haut point et il nous intéresse par son essence et sa destination.

Libérée de tout lien matériel, profondément élevée, prenant sa force dans la noblesse des idées qu'elle sert, telle est l'inspiration qui guide son œuvre. Pure, elle répugne aux réalismes et n'exprime rien que de noble et strictement moral. Lorsqu'elle se met au service de la matière comme dans *Pacific,* elle s'élève au dessus de cette matière même pour en exprimer la vie apparente. Lorsqu'il s'agit d'une œuvre comme le *Roi David,* elle y dépeint les personnages différents, avec leurs caractères et la divination du rôle qu'ils ont à remplir.

C'est également une mission qu'il remplit lui-même, en faisant pénétrer en nous la clarté, la pureté et la noblesse de son sentiment. C'est à la transformation de notre conception musicale qu'il destine le fruit de ses méditations et de son travail. Il nous donne l'impression que l'édifice musical de l'époque a trouvé sa pierre d'angle.

Fauré a donné à la musique la sensibilité de l'exquis et le charme du sentiment. Debussy la vibration intime d'un paysage ou d'une âme, Ravel le coloris, Roussel la nostalgie des espaces marins, Séverac, le soleil languedocien, Honegger la puissance logique, le sentiment détaché de toute sensualité et chantant simple-

ment, avec une joie et une sincérité de primitif. « *Je* « *dois beaucoup à Fauré* », dit-il. « *C'est lui qui a* « *contre-balancé pour moi l'autorité de Wagner. De-* « *bussy ne m'a pas été moins utile : il m'a appris à* « *me garder de l'emphase et du faux pathétique. Mais* « *le premier et le meilleur de mes maîtres, celui que je* « *ne cesse point de prendre pour modèle, c'est le père* « *Bach. Je trouve en lui tout ce que je souhaite...* (1) » Il s'exprime ainsi pour *Pacific* : « *Choral varié, d'une* « *architecture toute classique. Aussi bien pourrait-on* « *retrouver le choral de Bach à l'origine de tous mes* « *ouvrages.* (2) » Pour *Horace Victorieux* : « *La diver-* « *sité thématique* d'Horace *ressortirait plutôt à la tech-* « *nique de Mozart. Mais les imprécations de Camille* « *procèdent nettement de Bach, avec cette ligne mélo-* « *dique qui se développe sans retour sur elle-même.*(2) »

En résumé, le seul de sa génération, Honegger a bâti le grand œuvre, tant par la forme que par les idées. Alors que d'autres, habiles ou charmants, ont recherché les sonorités piquantes ou les contrepoints spirituels, pour recouvrir souvent de piteuses banalités il a revêtu d'une somptueuse parure une pensée somptueuses, qui ne perd rien à la nudité. Il renouvelle ainsi l'art des grands classiques. Et je ne crains pas d'écrire que l'esprit de sa musique dépasse le cercle pourtant vaste de l'art musical ; l'étude de sa genèse, pour quiconque aime à rechercher les origines, lui confère une incontestable portée intellectuelle et métaphysique.

Ernest MARION.

(1) *Revue Pleyel*, n° du 15 avril 1924. Etude par Roland-Manuel.

(2) *Revue Pleyel*, n° du 15 février 1925. Intervione d'Arthur Honegger par Roland-Manuel.

Deux Pastiches

I

PAUL MORAND

La journée de Durand Pacha.

Comme le temps était sombre et qu'il aimait l'harmonie, il se leva du pied gauche, volontairement.

Pushing-ball ; boomerang par la fenêtre ouverte sur les chapeaux des passants : 1, 2, 3, 12, 19, 32.... (les hauts de forme des noctambules attardés comptent double) au cinquantième il s'arrêta. Tub.

Il pressa sur six boutons. Trois dactylos, deux manucures et un hair dresser surgirent en même temps comme au théâtre, trois du côté cour, trois du côté jardin. Il se livra à eux : barbe, mains, courrier. Il dicta : « Offrons « ferme 145... achetons vos actions d'apport au prix « convenu... ne me mettez pas le blaireau dans le nez... « levons l'option. »

Midi. Coup de téléphone de la princesse Portokof : « Où déjeunons-nous, cher ami ? Je ne puis décider « moi-même, un médecin homéopathe vient de me dé« couvrir une maladie de la volonté ; à vous de « choisir » — « Je vais faire tourner un sou, chère « amie ; si c'est face nous allons chez Paillard, si c'est « pile chez Larue. C'est pile : allons au café de Paris. »

Il sortit. Comme c'était le seize du mois et qu'il avait eu un grand-père dans l'armée, il boutonna son veston du côté gauche, machinalement, par atavisme.

Deux heures. Il alluma une muratti (after lunch) et lut sur son carnet de poche.

« 2 heures 1/2 : assemblée générale extraordinaire
« de la Société Internationale des Pigeons voyageurs
« (N. B. : renverser le conseil.) »

« 3 heures : réunion du Conseil d'administration de
« la Société B. I. C. (bagues inusables pour cigares)
« (N. B. : me faire nommer président). »

« 3 heures 1/2 : assemblée générale de la Société
« Civile des Porteurs de parts de la société anonyme
« pour la fabrication des képis de poche et de sergent-
« major ; (mettre le képi pour passer au guichet et de-
« mander le quart de place), (N. B. : renverser l'admi-
« nistrateur.) etc., etc... »

Cinq heures. Une assemblée générale n'ayant pas lieu faute de quorum, lui donna des loisirs. Footing par hygiène. En passant il acheta des fleurs pour la princesse Portokof et quelques députés pour la société anonyme de la fausse monnaie.

Rue Royale, il entra dans un café et demanda au garçon de quoi écrire.

Et comme il avait devant lui du papier et quelques instants, il alluma une abdulla (rose tipped) et commença un poème épique.

Paul MORAND.

P. C. C. Jean PHILIPON.

*
* *

ANATOLE FRANCE

L'abbé Blandice.

L'autre soir, à la Comédie Française, je rencontrais pendant un entr'acte, M. l'abbé Blandice, bibliothécaire de Monseigneur le cardinal archevêque.

Homme curieux des choses de l'esprit, c'est merveille de le voir passer, avec une intrépidité et une aisance incomparables, des minuties de l'exégèse aux idées générales les plus escarpées : Ses travaux sur l'antiphonaire de Saint Grégoire le Grand font autorité et son « histoire du quiétisme » est un bon ouvrage que j'ai fait relier en plein maroquin.

« La place m'est heureuse à vous y rencontrer », me dit-il en me tendant la main, car son langage est tout fleuri d'aimables réminiscences.

« Vous ici, monsieur l'abbé ! Je ne puis vous celer « que votre présence en ces lieux profanes m'étonne. « Voudriez-vous suivre l'exemple de Saint Abraham, « anachorète de Syrie, et du vénérable Robert d'Ar- « brissel qui fréquentaient les mauvais lieux ? » — « J'aime le théâtre, répondit-il, non point, sans doute « celui des boulevards où, des deux côtés de la rampe « des femmes sans modestie tiennent des propos peu « convenables à un ecclésiastique... (donnez-moi du feu « je vous prie.) Mais j'aime le répertoire pour l'avoir « beaucoup pratiqué et ce m'est une joie toujours nou-

« velle de venir applaudir ici ces pièces bien faites et « qui défient le temps. »

Il me fit part de ses préférences pour les auteurs de la bonne époque, qui est la classique et en particulier pour Jean Racine ; à quoi je connus qu'il avait le goût sûr.

« Ah monsieur ! avez-vous vu madame X... dans « Bérénice et madame Z... dans Andromaque ? Quel « ravissement ! »

Et il me dit, d'une voix émue, et qui possédait les traditions, quelques vers du divin poète.

« C'est égal, bien que j'aie depuis longtemps atteint « l'âge canonique, la vue de ces aimables personnes ne « laisse pas de me troubler trop agréablement. Dieu me « pardonne : la pureté de leur diction me fait passer sur « l'impureté de leurs mœurs. Louons, monsieur, la mi-« séricorde divine qui permet à ces dames de nous sé-« duire encore lorsqu'elles ont passé la quarantaine et « perdu l'état de grâce. Que Dieu vous garde ; je « retourne à mon fauteuil car on sonne pour le deux. »

Anatole FRANCE.

P. C. C. : Jean PHILIPON.

A propos d'un lied de Schumann

« J'ai pardonné, et si mon cœur, aimée que j'ai perdue pour toujours, j'ai pardonné ! Tu rayonnes de la splendeur des diamants, mais aucun rayon ne tombe en la nuit de ton cœur.

« Je le sais depuis longtemps. Je t'ai vue en rêve, j'ai vu la nuit dans le vide de ton cœur, j'ai vu le serpent qui ronge ton cœur. J'ai vu, ô mon aimée, combien tu es malheureuse. »

— Pourquoi ce cri de l'amant délaissé me rappelle-t-il la « Marguerite au rouet » de Schubert ? Ce cri de douleur d'une femme, ce cri de douleur d'un homme se sont répandu, un soir, et qui les a entendus, l'un après l'autre, ne peut oublier qu'ils s'attirent l'un l'autre comme deux bouches amoureuses.

Camille Mauclair, fervent Schumannien pourtant, écrit que « J'ai pardonné » est « trop célèbre ». Dans « La Religion de la musique », il écrit cela d'une plume légère. Sans faire connaître ses raisons, comme si ces raisons étaient évidentes pour chacun. Peut-être M. Mauclair, comme Schumann et comme d'autres, n'a-t-il jamais entendu bien chanter « Ich grolle nicht ».

Si la musique de Schumann est, plus que toute autre, une *musique d'aveu* — l'expression est de M. Mauclair — aucune œuvre de Schumann n'est plus une œuvre d'aveu que « Ich grolle nicht ». Ce lied n'est admirable, éternellement admirable, que par le sentiment qui l'anime. Si violent et si pur est ce cri, qu'il

faudrait, pour le faire jaillir de sa poitrine, une sublime impudeur, un oubli total de la foule, de cette foule qui bafoue ce qu'elle ne peut ressentir. Que peu de chanteurs aient cet héroïsme, cela se conçoit, mais cela n'altère pas l'œuvre, cette œuvre que Schumann a laissée pour bercer la douleur des hommes, et qu'un chanteur génial, quelque jour, jettera à la face des snobs.

Schumann, dérangeant les vers de Heine, répète à perdre haleine entre deux sanglots : « J'ai pardonné !... J'ai pardonné ! » Entendez-vous cela, dans une salle de concerts actuelle ? « Quelle passion sublime, mon cher ! Le romantisme, l'apothéose des chapons... en voilà assez, à bas les faibles ! Aujourd'hui on viole, on abandonne, on plastronne. Mais pardonner, et le dire ! Ah ! laissez-moi rire...

— Mais, ma chère, il est presque inconvenant ! Pourra-t-il prendre le thé avec nous tout à l'heure ? Vraiment il exagère, il va se fatiguer ! »

La plupart des gens parleront ainsi, quelques-uns se tairont, vaguement effrayés, et peut-être un homme véritable, un pauvre homme. Sortira-t-il de la salle, hagard et titubant, sans vouloir entendre le reste. Il se sera entendu souffrir, et il emportera avec lui, comme la consolation d'un frère, le cri de Robert Schumann.

M. Mauclair déclare inexistante une beauté qu'il n'a pas perçue ; mais nie-t-il la réalité d'un pays qu'il n'a pas vu ? Nier ce qu'on ne connaît pas, n'est-ce pas faire de soi-même l'univers ? « Je ne sais pas », disait Berlioz quand on lui demandait si Tristan était beau. — « Je ne sais pas, je n'ai pas compris... »

Par contre, Berlioz disait, dans les termes que l'on sait, son admiration pour la Symphonie en ut mineur... Ne peut-on affirmer, comme une vérité claire et distincte, sa propre perception ? Quand sous l'influence d'une œuvre donnée, et de cette œuvre seulement, on a

éprouvé une émotion esthétique indicible et supérieure, ne peut-on parler de chef-d'œuvre? Quand je devrais être le seul, je dirais que « Ich groll nicht » est un chef-d'œuvre.

« — Alors, plus rien que des coups d'encensoir ? on n'a plus le droit d'éreinter? On ne peut plus s'amuser, c'est la fin de tout... » A ces voix on peut répondre : « Plus le droit d'éreinter... peut-être... parler de ce qu'on admire, et ne pas parler du reste... »

— En vérité le « trop célèbre » « Ich grolle nicht » est non seulement un chef-d'œuvre, mais il éclaire d'une lueur étrange toute la vie du musicien. Il nous aide à voir combien Schumann était personnel et prodigieusement complexe à la fois. Il nous fait connaître aussi son héroïsme.

A « Ich grolle nicht », ai-je dit, une seule réponse féminine existe, la « Marguerite au rouet » de Schubert. De même, à « Ueber allen Gipfeln ist Ruh' », un seul féminin, si l'on peut dire, existe, et c'est « La jeune fille et la mort » de Schubert. « L'amour et la vie d'une femme » contiennent des choses admirables, mais là n'est pas, on en conviendra, le sommet de l'art schumannien. Robert Schumann n'a pas écrit de confessions féminines, et par là, comme par ailleurs, il se montre impuissant à sortir de lui-même. Son « Manfred » n'est pas byronien, et de l'immense « Faust » de Gœthe, il n'a saisi — et rendu d'une façon incomparable — que ce qui répondait à sa propre nature, une couleur, un timbre, un je-ne-sais-quoi schumannien, vague, malade et inquiet, qui voile douloureusement toute son œuvre, et que trois mesures de sa musique suffisent à révéler.

Cette personnalité, de laquelle il ne savait s'échapper, était singulièrement vaste, et « Ich grolle nicht » nous montre, à lui seul, combien la vie réelle lui était peu de chose.

La vie de Schumann nous est assez connue, et les chercheurs d'anecdotes n'ont découvert dans sa vie que trois figures de femmes. A aucune d'entre elles il n'a rien eu à pardonner, et « Ich grolle nicht » ne répond à aucun fait de sa vie terrestre.

Si pourtant un fait inconnu, ou mal mis en lumière, a pu faire naître en Schumann une émotion rappelant de loin celle de « Ich grolle nicht », il convient d'observer que ce lied, comme tout le cycle dont il fait partie, porte la date de 1840. Schumann l'a écrit alors qu'il aimait Clara Wiek l'aimait et luttait pour leur amour. Schumann a dû supposer une situation inexistante.

On a répété sur tous les tons, en toutes les langues, que Schumann n'était pas un musicien. Savant, et c'est vrai. Chez les génies savants, si l'on peut dire, chez ceux que n'arrête aucune difficulté technique, une émotion brève suffit pour déterminer son expression. Chez Schumann, rien de semblable. Son esprit était lent, incapable d'un sentiment bref. L'écriture lui était d'un faible secours. Pour écrire, de son propre sang, un chef-d'œuvre, Schumann devait non seulement l'entendre maintes fois en rêve, mais le *vivre* avec une intensité terrible. Le rêve qui inspirait « I ch grolle nicht » a dû être vécu jusqu'à l'hallucination.

Combien simple paraît Wagner à côté de Schumann! Ce qu'un Maître a dit avec des sons, peut-on essayer de l'évoquer avec des mots ? Il le faut, pour marquer les différences.

L'amour de Tristan et Yseult, pour Wagner, c'est le désir qui domine tout, désir universel, physique et moral. Lui seul existe, et quand il s'éteint, règne le silence de la mort. C'est immense, mais c'est assez simple.

Bourgeoise et tranquille était la vie de Schumann. Sans rapport avec sa vie, un monde de sons et de senti-

ments s'agitait en lui, c'était l'infini du second Faust, c'était Manfred, c'était la Symphonie Rhénane.

Voyez le premier mouvement de la Rhénane : est-ce le Souvenir « del tempo felice nella miseria » ? est-ce l'âme du poète, prête à défaillir sous les coups répétés du destin ? Est-ce un rire ? Est-ce un râle ? Est-ce une tempête ? C'est tout cela et plus encore. Du « maestoso » de la même œuvre, ne peut-on dire, d'une façon étrangement contradictoire, qu'elle est une « extase inquiète » ?

Ce chaos intérieur, Schumann le fixait peu à peu, en un cadre limité et précis, parce qu'il n'avait pas la plume facile.

Tout en lui était lent : sa démarche, sa façon, défectueuse d'ailleurs, de diriger ses propres œuvres, et son intelligence lucide et profonde. Le travail lui était difficile, son esprit était tôt surmené.

La musique était sa fonction vitale, et il ne songeait qu'à l'accélérer. Ne comprend-on pas facilement, dès lors, son surmenage, la congestion à la base du cerveau, la surcroissance des os, l'atrophie du cerveau que l'autopsie a révélées, et la catastrophe finale.

Schumann est devenu fou en 1854, mais il le prévoyait dès 1833. Il savait qu'à chaque heure de travail, à chaque heure de rêve, la nuit montait en lui... Quand il écrivait « Ich grolle nicht », c'est une partie de sa vie qu'il nous donnait.

C. Mauclair écrit textuellement « le trop célèbre « Ich grolle nicht », qu'on traduit si bizarrement par « J'ai pardonné »... — Si « je ne te hais pas » me semble inexact, « Je ne t'en veux pas » et mieux encore, « Je ne garde pas de rancune » sont des traductions plus proches du texte, au point de vue de la grammaire et du tour de phrase. Si M. Mauclair les trouve plus fidèles...

S. K.

Jacques Rivière

Le jeune directeur de la *Nouvelle Revue Française* vient de mourir, brutalement emporté par une grippe infectieuse. C'est un des plus sympathiques écrivains de ce temps qui nous est arraché. Il ne laisse pas une œuvre très abondante. Encore trouve-t-on dans l'*Allemand*, recueil de notes écrites en Suisse par un prisonnier de guerre, des aperçus saisissants sur la neutralité d'outre-Rhin, et son roman *Aimée*, où il sut harmoniser la minutie psychologique d'*Adolphe* et ce mysticisme de la tendresse qu'on trouve dans *Dominique*, restera, j'en ai la certitude, une des plus délicates confessions sentimentales qui furent jamais écrites. En tous cas, si ce n'est pas un grand producteur que vient de perdre la littérature, c'est, à coup sûr, un de ceux qui l'ont suivie avec le dévouement le plus pur. Sans rien de ce fanatisme que presque toujours l'orgueil accompagne et qui fait du littérateur un homme à part. Il avait cette humilité profonde sans laquelle il n'y a pas de générosité véritable. Ce n'était pas son œuvre surtout qui l'obsédait, mais celle d'autrui. D'où cette inquiétude, si peu égoïste, qui le portait vers les problèmes psychologiques et moraux de ce temps, ce rayonnement de son esprit et de son âme qui attirait à la revue qu'il dirigeait depuis l'armistice la sympathie et l'estime de tous ceux qui voient dans la littérature autre chose qu'un jeu. Les jeunes gens, si nombreux aujourd'hui, qui souffrent par l'esprit, perdent, avec lui, un confident compréhensif, un ami sûr. C'était, avant tout, une intelligence charitable.

Gabriel d'AUBARÈDE.

Les Artistes doivent-ils faire de la politique ?

La politique a rallié d'excellents esprits ; elle en a même séduit de grands. Mais d'illustres artistes, de très purs écrivains s'en tinrent jalousement éloignés. Beyle disait que lorsqu'elle intervenait dans une conversation désintéressée ou dans une œuvre littéraire elle lui faisait l'effet d'un coup de pistolet dans un concert. Il ajoute, il est vrai (*Chartreuse de Parme*) « quelque chose de grossier et auquel pourtant il n'est pas possible de refuser son attention ».

Cette attention à la politique on ne peut la refuser moins que jamais. La guerre, en changeant les conditions matérielles de l'existence, a modifié nos conceptions de bien des choses. Le prix du beurre intéresse maintenant jusqu'aux esthètes.

On maudit la guerre encore fumante et pour en écarter l'éventualité, ceux qui la firent entrent dans l'hémicycle parlementaire, y font le coup de gueule et le coup de poing. Nous avons une Association des Ecrivains combattants ; on ne saurait nier que ses membres aient dessein de se mêler aux luttes sociales. La tour d'ivoire, d'ailleurs, n'est plus qu'un édifice désaffecté, et Maeterlinck, lui-même, prince des solitaires, s'est avoué royaliste.

N'a-t-on pas noté comme un signe de progrès spirituel l'incorporation des doctrines littéraires aux réalités sociales ?

Pour qui regarde loyalement les choses il est clair qu'un travail de désagrégation s'accomplit à la tête de la nation. Un abaissement du niveau s'est produit en politique comme en art. L'arrivisme sévit partout. La France est gouvernée par des groupes ; le sens de la responsabilité personnelle s'obnubile ; le règne de l'incompétence arrive, préparant le triomphe définitif des médiocres. « La voie est ouverte à ceux qui n'ont jamais appris à penser et n'écoutent que leurs instincts primitifs », écrit Gaston Sauvebois. Cela est tristement exact.

La France a besoin de regrouper ses intelligences ; le pays a besoin de guides et de lumières pour ne pas tomber dans la barbarie de l'ignorance.

Or, aujourd'hui comme naguère, l'intellectuel est enfermé dans un dilemme pénible : ou bien il se désintéresse des affaires de son pays, demeure libre dans le domaine serein de l'art, mais ne peut revendiquer aucune part de l'effort collectif ; ou bien il lutte pour ses idées, travaille à la grandeur morale de sa patrie, mais s'expose aux avanies de la bataille politique dont on ne sort jamais sans meurtrissures.

Car il est absolument impossible de séparer l'artiste de son action publique. On l'a vu à la mort d'Anatole France, où les deux camps se disputaient son cadavre ; on l'a vu pour Zola et nous le voyons chaque jour pour Maurras.

L'enquête que nous entreprenons ici et qui renouvelle, dans des conditions différentes une consultation faite avant la guerre, a donc pour objet de demander à tous ceux qui, à un titre quelconque, tiennent un flambeau dans la nation, s'ils sont d'avis d'abandonner aux politiciens de métier, qui ne sont pas toujours les mieux

qualifiés, la conduite du pays. Nous posons aux écrivains, aux philosophes, à tous les artistes de ce temps la question suivante :

Pensez-vous qu'il soit possible à l'artiste de se tenir en dehors de toute politique, ou bien doit-il, abandonnant le splendide isolement voulu par les Flaubert et les Vigny, prendre une part active aux affaires de l'Etat ?

Les réponses seront publiées dans « FORTUNIO » à partir du prochain numéro.

André NÉGIS.

Pour en finir avec les Goncourt

Actuellement à Cannes, notre ami Marcel Brion, croix de guerre, deux citations, nous fait savoir qu'en plein accord avec nous pour réprouver cette ridicule confusion du littérateur et du combattant, il désire être compris parmi les signataires de l'article paru dans le numéro précédent.

Il en est de même pour François Prieur, qui fit toute la guerre comme « col-bleu » et qui joint son nom à cette liste très suffisante.

Ainsi voilà pour ceux qui « l'ont faite ».

Mais prêtons l'oreille à la voix de ceux qui ne purent en être par la faute de l'âge et qui n'entendent pas qu'on leur serve toute leur vie durant cette rengaine dérisoire.

G. M.

Nous et la guerre

Et si vous admettez un instant que le *Chèvrefeuille* est un chef-d'œuvre ? Si l'Académie Goncourt donnant tort à M. Lucien Descaves avait couronné le meilleur roman de l'année, et non un des bons romans de 1924, je ne comprendrais plus la modestie de M. Thierry Sandre affirmant qu'on récompensât l'Association des Ecrivains combattants, le secrétaire de cette association, le metteur en page de l'Anthologie des Ecrivains morts à la guerre, et l'Editeur de cette Anthologie, M. Edgard Malfère. Car notez bien que je ne discute pas le *Chèvrefeuille* — je me place dans la position du Monsieur qui l'ignore et qui veut l'ignorer. Mais j'en veux à M. Thierry Sandre de ses confidences à M. Lefèvre. Et je lui reproche de n'avoir pas eu le courage d'un d'Annunzio qui affirmait: « Je n'écris pas pour mon plaisir mais pour la gloire ». M. Thierry Sandre lui, écrit pour justifier sa position de secrétaire d'une association d'écrivains. C'est du moins ce que j'ai cru comprendre dans ses déclarations.

*
* *

Maintenant au-dessus et plus loin que le *Chèvrefeuille,* il y a la critique et les amitiés de l'auteur. Certains estimèrent que le roman couronné ne valait peut-être pas les *Frères Duraudeau* de Philippe Soupault ou le *Nouveau Corsaire* de René Jouglet. Ah ! ceux-là furent vite remis à leur place. Car il fallait pour juger une œuvre de guerre — comme si le *Chèvrefeuille* en était une — avoir fait la guerre. Voilà qui doit faire réfléchir M. Paul Souday. Seuls ses grands As de l'aviation pourront juger les écrivains combattants. Nous — moi qui ne l'ai pas faite... la guerre — moi dont le jeune âge demeure impuissant devant la tombe de mon père tué

à l'ennemi, devant les tombes de plusieurs des miens — moi ou nous, nous devons trouver le *Chèvrefeuille* admirable, nous devons crier au miracle.

Ne dites pas que M. Thierry Sandre est un psychologue inférieur, on vous répondra : « Thierry Sandre est un combattant. Thierry Sandre est un helléniste consommé, Thierry Sandre est un héros ! » Mais tout cela prouve-t-il — démontre-t-il que l'auteur du *Chèvrefeuille* est un des maîtres de notre langue? Je ne connais pas de plus piteux argument, de plus cruellement stupide. Vous écrivez *Candide* et vous désertez et vous ne valez rien, je souhaite que M. Robichon de la Guérinière devienne un héros de la prochaine guerre pour que *le Grand d'Espagne* devienne un chef-d'œuvre. Car ne vous y trompez pas, nous sommes devant une Société de secours mutuels où moyennant une citation ou douze mois de présence dans les tranchées, on a droit à l'admiration, au talent, au respect des lecteurs avisés.

* * *

M. José Germain, l'an dernier, avait fait à Marseille une conférence bien suggestive sur les Ecrivains combattants. Après avoir cité MM. Benoît, Béraud, Dorgelès et Pierre Mac Orlan, il était parti en guerre contre la Nouvelle Revue Française. M. Thierry Sandre était encore un bel inconnu l'an dernier. Mais... M. José Germain condamnait ses amis, lorsque sur plusieurs centaines de membres il ne pouvait citer que quatre noms, renonçant au ridicule de glorifier des Etoiles de septième grandeur invisibles à l'œil nu.

Mais il y a encore Jean Giraudoux qui vous fait grand honneur — il a écrit des pages admirables sur la guerre dans *Lectures pour une Ombre*. Oui, mais on dit que M. Jean Giraudoux n'est pas du même bord. Il en est de la littérature comme de la marine, les hommes du dernier bateau sont pleins de mépris pour ceux du premier.

Et sans aller plus avant, ne voyez-vous pas un non sens admirable dans cette association « Ecrivains Combattants ». Comme s'il y avait deux sortes d'écri-

vains. Il y a ceux qui ne savent pas écrire sans doute, et auxquels une croix de guerre confère quelques libertés avec la syntaxe et ceux qui savent écrire et auxquels leurs œuvres suffisent.

Nous sommes résolus à n'admirer que ces derniers — anciens combattants ou non. Ce n'est pas parce que Héra Myrtel purge vingt ans de prison que ses vers sont mauvais — en dépit de M. Jules Romains. Et si M^{me} la comtesse de Noailles s'avisait demain de tuer le Président de la République elle n'en demeurerait pas moins un grand poète... le plus grand de ce temps.

Ah ! pourquoi les amis de M. Thierry Sandre ne furent-ils pas aussi modestes que ce dernier. Ils n'ont pas compris le geste des Goncourt. Ils n'ont pas compris le sens du mot : Académie.

*

* *

Lorsque l'Académie Française reçut dans son sein M. le maréchal Joffre elle honora suivant le mot du cardinal, un grand capitaine et non un disciple d'Ernest Renan. Lorsque dernièrement M. Célestin Jonnart ce prince de la démission et ce spécialiste du silence fut élu, la question littéraire compta peu. L'Académie des Dix comme sa sœur aînée voulut honorer un soldat... elle renonça à la littérature. Seul le lauréat semble l'avoir compris. Ses amis moins prompts ont supposé que le littérateur était couronné. Et comme certains firent des réserves sur ce mauvais roman, ce fut un beau chahut. « Avez-vous fait la guerre hurlait-on ? pour juger cette promenade sous l'Arc de Triomphe ? » Non, nous n'avons pas fait la geurre, nous n'avons pas vu Antinéa et M. Le Mesges, mais l'*Atlantide* nous plaît et le *Chèvrefeuille* nous plaît moins. Voilà tout. Si vous n'avez pas connu les Indes garde-vous de parler de *Kim*. Si vous n'avez pas fait de contrebande sur le *rhum-row*, gardez-vous de donner votre avis sur les *Pirates de l'Avenue du Rhum* de P. Mac Orlan.

Pourtant voici trois bons livres à notre avis qui peuvent ne pas plaire à tout le monde.

*
* *

Mais la question du dernier Goncourt est plus large. La politique s'en mêla. M. Thierry Sandre est de droite, M. Daudet, son parrain, directeur de *l'Action Française*. N'est-ce pas leur droit le plus strict ? Seule la tenacité de M. Daudet fit de M. Thierry Sandre un homme « illustre ». Le poilu inconnu de la veille, devint l'homme connu du lendemain.

Mais nul ne songe — et surtout nous à faire grief de l'obstination de M. Léon Daudet. Jamais au grand jamais la politique ne nous empêchera de goûter le *Voyage de Shakespeare,* de Léon Daudet ou le *Chemin de Paradis,* de Charles Maurras. Mais là, il semble que la politique fut de trop et parfaitement inutile. Toute l'autorité de M. Daudet ne sauve pas M. Thierry Sandre, et ne nous aveuglera sur les brevets de bonne littérature conférés par trois blessures et un ruban rouge.

Mais mon Dieu, je suis de l'avis de M. Jean José Frappa — écrivain combattant, sur le rôle politique des anciens poilus. Artisans d'un nouvel état de choses ils ont des droits sur la marche politique des événements que leur geste suscita. Mais là s'arrête les droits qu'ils gagnèrent vaillamment au prix du plus lourd et du plus tragique des sacrifices. La littérature et la politique ne sont pas des sœurs Siamoises. Elles marchent séparées dans la vie. Ne les imitons pas. Faudra-t-il bientôt voter une amnistie littéraire comme vient d'être votée une amnistie politique ?

*
* *

Et pour en finir avec une querelle stupidement ouverte par quelques prêtres maladroits de la Déesse Renommée, nous affirmons bien haut notre droit de juger les œuvres issues d'une guerre que nous n'avons pas faite. Ce qui ne veut pas dire que nous ne l'ayons pas subie !

J'ai encore selon toute probabilité quelques longues années à vivre, je ne veux plus que toujours sur la page

de garde d'un livre la mention : Légion d'Honneur, Croix de guerre avec palmes, m'impose un respect que me refuse la raison. Tant mieux si le titulaire de la croix de guerre a du talent.

L'œuvre de guerre est morte avec la guerre : « Seules sont immortelles disait Gœthe, les œuvres d'actualité ».

La guerre n'est plus actuelle au moins littérairement. Tous les romanciers attardés sur elle ont peu de chances — si Gœthe a raison et le dernier Goncourt en est une preuve — de connaître les joies d'une immortalité que le Panthéon serait impuissant à sauvegarder.

Nous voulons la Paix — quelques-uns sont morts pour ça. Nous déplorons que quelques Ratapoils de la plume n'arrivent pas à se dégager de cinq ans de leur vie, et se sentent impuissants à voir le monde actuel sans revenir dix ans en arrière. A ceux-là nous conseillerons de renoncer à l'art d'écrire. Nous leur livrerons le nom de quelques gens de talent, que la guerre n'arrêta pas et qui demeurent au-dessus d'Elle : Pierre Mac Orlan, Jean Giraudoux, Paul Morand, Philippe Soupault,, André Breton, Pierre Benoît, Henry Jacques, Marcel Boulenger, etc. Qu'importe que ceux-là soient on ne soient pas des héros. Ce n'est pas leur livret militaire que nous lisons mais leurs œuvres.

Ayons le courage de notre âge, respectons ce cadavre immense. mais à l'échelle des dimensions de son cercueil n'ayons pas la puérilité de mesurer les capacités psychologiques et littéraires de l'univers.

Pierre HUMBOURG.

Ecrivain combatif.

CARLO RIM.

Les Livres

L'EGOISTE

Roman, par Georges Meredith, traduit de l'anglais
par Yvonne Canque

Ces deux gros volumes portent comme sous-titre : *Comédie sous forme de récit*. Il est à souhaiter que ce souci, chez Meredith, a nettement déterminer l'esthétique de son œuvre, ne passe point inaperçu, en une époque où le respect des genres, et des règles, d'ailleurs élastiques, qui les régissent, est si légèrement dénigré. La soumission aux règles n'a jamais empêché de s'épanouir que les esprits qui n'en valent point la peine. Il y aurait par contre dogmatisme à prétendre inconciliables deux genres comme la comédie et le roman. Etablir entre eux des rapports, le problème est certes délicat, mais nous intéresserait-il s'il ne l'était pas ? Ce livre admirable nous montre, en tous cas, qu'il n'est pas insoluble ; et la leçon est d'importance, au moment où l'écrivain qui cherche sa voie entend dire couramment qu'il n'y a, pour lui, d'autre alternative que règles étroites ou anarchie.

Le sens du dramatique provient sans doute chez Meredith d'une instinctive méfiance à l'égard du pathétique, élément de trouble par lequel poètes, dramaturges, romanciers ont accoutumé de flatter les fibres inférieures de leurs lecteurs, et cela sans avancer, au contraire, leur connaissance d'eux-mêmes, les pas-

sions régnant aux régions superficielles du cœur, et ne devant pas être confondues avec l'amour notamment, où la raison, quoi qu'en ait pu penser la génération romantique, intervient pour une part bien plus grande. C'est ainsi que le mot *dramatique* est devenu à peu près synonyme de *pathétique*, avec lequel il n'a rien de commun. Meredith proteste contre cette immense corruption de l'art et des sentiments. *Le pathétique est une marée ; celui qui le met en branle perd pied ; il est emporté, roulé, cuirasse et armes, prostré sans recours en de honteuses attitudes, dont le souvenir peut faire monter le rouge au front. On n'arrive pas à garder complètement intacte sa dignité si l'on s'abaisse à faire jaillir des larmes. Lorsque Moïse, ce vénérable donateur de la loi, eut fait jaillir la source il sauta sans doute lestement du rocher*. Meredith ne reste jamais sur le rocher. Une sensibilité perçante lui permet, toujours à temps, de déjouer cette emphase qui obscurcit la plupart des caractères, au point quelquefois de s'incorporer à eux. La différence entre le réel et l'apparence ainsi découverte est la principale source de ce que Meredith appelle l'*esprit comique*. Comique extrêmement âpre, et qui n'est drôle que par contraste avec le masque pathétique arraché. L'admirable est que nul scepticisme désabusé n'en résulte. Au contraire, l'optimisme foncier de Meredith s'y retrempe semble-t-il. C'est là le signe d'une intelligence solidement positive, et ce qui fait de cette œuvre, où l'on ne trouve cependant aucune tirade moralisatrice, une des plus toniques qui soient.

Je crois que la puissance d'objectivation que Meredith possède à un si haut degré n'a pas d'autre secret que cette volonté de n'être pas dupe, volonté très virile et qu'il ne faut pas confondre avec le scepticisme. C'est que le pathétique — et c'est là, selon Meredith, un des traits principaux de l'égoïsme — rend un homme prisonnier de lui-même ; à plus forte raison un auteur. Il ne parle que de lui, ou plutôt du personnage boursouflé qu'il confond avec son être réel, tout en croyant parler d'autrui. Rien de tel chez Meredith. Son impartialité délibérée n'est pas froideur ; elle recèle, bien au contraire la générosité de son génie. Aussi ses personnages sont-ils distincts les uns des autres, et non reflets plus ou moins déformés d'un seul, quand il y a conflit, des coups réels sont échangés. Quand il y a dialogue, la voix de chaque interlocuteur rend un son différent. D'où cette surprise, sans secousses et comme ascendante, que nous éprouvons au fur et à mesure que se développe le récit ; surprise de la

reconnaissance plutôt que de la découverte ; d'être, par exemple, tout naturellement conduits à nous avouer que nous sommes, nous aussi, à des degrés divers, des égoïstes.

Il est bien évident que, sans ce pouvoir d'objectiver des personnages, un romancier ne saurait démasquer l'égoïsme puisque, par définition même, ce sentiment profondément inconscient ne se trahit que par ses effets, directs ou indirects, sur autrui. C'est de la meilleure foi du monde que Sir Willougby se croit généreux. Son élégance, la chaleur de son élocution, sa sensibilité très vive, disposent autour de sa personne comme une auréole, à laquelle son entourage et lui-même se laissent prendre. Pourtant, au grand scandale de tout le Comté, sa première fiancée Miss Constance Durham a retiré sa parole à la veille des noces. Pourquoi ? Heureusement Miss Letitia Dale, jeune fille douce et soumise, l'aime depuis l'enfance et lui sera toujours fidèle. Il le sait. Fort de cette certitude, et tout à fait inconscient de sa cruauté, il préfère *offrir sa main* à Miss Claire Middleton, qu'il trouve plus brillante, et à laquelle, dans un bal, il n'a pas déplu. Ce sont ces dernières fiançailles qui vont nous être décrites par le menu ; le malaise qu'éprouve la jeune fille pendant que Willougby fait sa cour ; la peur croissante qui s'empare d'elle au fur et à mesure que les protestations amoureuses du jeune Lord deviennent plus véhémentes, qu'il la supplie avec plus d'ardeur de s'isoler du « monde » avec lui. L'insistance de ce leit-motive finit par inspirer à la jeune fille une véritable épouvante, mais elle n'en comprend la cause qu'au jour où Willougby lui déclare avec candeur, et comme si c'était là le défaut le plus éloigné de sa nature, que l'égoïsme d'un époux est, pour une femme, la plus affreuse des prisons ! — Nous touchons là le ressort de *l'esprit comique*. On en voit l'âpreté presque effrayante, on devine quel retentissement psychologique et social il peut avoir dans une œuvre de cette ampleur.

Voilà donc Miss Middleton avertie de sa méprise. Après une période de stupeur et maintes alternatives, — hésitations, élans, découragements, — elle va essayer de reprendre sa parole. On sait que ce n'est pas chose facile en Angleterre. Mais c'est une invincible répulsion qu'elle éprouve désormais pour cet homme, répulsion qui rejaillit même, pendant un certain temps, sur le mâle en général, et qui la fait d'autant plus souffrir qu'elle ne peut formuler contre Willougby aucun grief précis : qui la croirait ? Qui la prendrait au sérieux ? Nous assistons alors au long

calvaire de cette jeune fille qui, seulement secourue par sa ruse et son intuition féminines précocement aiguisées par l'épreuve, se trouve aux prises avec elle-même et avec l'ordre social tout entier ; avec sa faiblesse ; avec ses scrupules ; avec sa condition de femme, enfin, devant des règles inventées et régies par des mâles, par des égoïstes. Elle s'évade en définitive et c'est un effondrement pour Willougby, qui voit alors le monde sur lequel il régnait se dresser railleur contre lui. Pour éviter ce désastre à son prestige, il n'a plus qu'à lâcher sa captive. Letitia lui reste ; encore doit-il la supplier.

Ce n'est donc pas l'égoïste qui tient la scène, mais sa fiancée. Par ce qu'elle éprouve, ne pénétrons- nous pas bien plus avant dans le cœur de Willougby, le secret de celui-ci étant cette sorte de voracité qui, sous le masque de l'amour, le pousse à s'emparer de l'âme d'autrui. Le masque arraché, son prestige disparaît.

Cette défaite de l'égosïte, non préméditée, mais conséquence logique d'une analyse implacable, est à mon avis une des plus belles réussites de toute la littérature romanesque. Elle implique une connaissance profonde à la fois de l'individu et de la Société; elle révèle un optimisme profond, sans parti-pris ni complaisance, mais à toute épreuve. Et cela sans le moindre recours à la sensiblerie, ni au cynisme, ni à l'éloquence ; sans qu'à aucun moment faiblisse l'impartialité de l'analyse et du style ; ni ce beau timbre mat qui est celui de la vérité.

Gabriel d'AUBARÈDE.

PEGASE ET LE PERCHERON

par André Négis

Edition Fortunio — « Les Cahiers du Sud »

Ce livre évoque des années qu'on se rappelle avec douceur. Quiconque a pris part à la création d'une revue littéraire, a rencontré l'indifférence des *business-men* ou la bienveillance un peu moqueuse des aînés, retrouvera la plus belle partie de sa jeunesse dans *Pégase et le Percheron.*

Qu'on ne sourie pas de l'antithèse du titre ; elle sera toujours irréductible. On verra toujours des jeunes hommes dans les cités ardentes protester par leur ferveur, leurs veilles sans salaire, leur lyrisme indigné contre le goût barbare des trafiquants, contre la bassesse des âmes où la soif de l'or a tué l'idée. Car il faut qu'il en soit ainsi : il faut que Pégase ait vu fumer sous ses naseaux divins la crotte du Percheron, pour qu'une

société sente son malaise, sa dégradation, son impuissance, et qu'elle veuille en guérir. Il est bon que des jeunes hommes aient connu tour à tour le silence hostile et le sourire indulgent pour comprendre les vrais maîtres qui enseignent la solitude féconde et le mépris des vanités.

Cette nécessité de l'isolement, cette inadaptation de l'artiste qui veut soustraire son œuvre à la platitude comme à la corruption des âmes stagnantes font du roman d'André Négis une œuvre solide. Son héros Robert Hardouin a compris qu'il n'est pas de moyen terme entre Pégase et son frère de trait, qu'un compromis est impossible. Il se rend indésirable chez son patron le courtier Landry. Pas davantage une union avec la fille de cet homme riche ne le tentera : il ne veut pas du mariage entre la carpe et le lapin, il sait que sa littérature est au prix de sa pauvreté.

Il évitera le journalisme, cette île du Lotus ; c'est le garde côte Maloire, vieux vétéran de la presse, qui lui montrera le dangereux passage et, toujours libre et pauvre, il le franchira. Cependant quand viendra l'amour, comme une annonciation sous les traits d'une vierge virile il l'accueillera d'un cœur assez désintéressé pour refuser que la jeune fille se déclasse. Et c'est alors que la volonté de la seconde s'accomplit. Très chastement, avec la simplicité d'un geste quotidien elle répudie ses innombrables aïeux, un père sans tendresse, un foyer muré par l'ennui, pour suivre à Paris celui qu'elle aime. On a l'impression désormais qu'un suisse imaginaire va dérouler devant eux un «chemin de velours » tant est religeux leur enivrement.

Le visage de Mlle de la Jaille, sobre, a la pureté d'une enluminure; il crée l'atmosphère morale du récit, il rayonne audessus des fantoches comme une vision préraphaélite au faîte d'un vitrail bleu et or et tout le roman s'ordonne suivant l'harmonie simple et profonde qu'il dégage. Peu à peu, car les personnages d'André Négis, suivant une esthétique très soutenable, se « composent » au cours du récit de traits menus qui s'assemblent, on verra se préciser les tonalités d'âme par cette seule opposition des valeurs et c'est le rayonnement de cette jeune fille, qui glissant sur les autres figures, les sculpte et les relie. La gamme des humanités effleurées tout au long des pages est d'une habile variété : c'est Maloire le vieux journaliste, généreux et amer qui se console par des commérages d'avoir raté sa vie, bon cœur pourtant puisqu'il dénonce aux jeunes les périls de l'enli-

sement ; c'est Rigal, le grand artiste aux conseils austères. Werner le peintre dément ; ce sont ensuite les proches parents du percheron, Landry qui accumule des fortunes et traîne après soi une smala de désœuvrés. Tandis qu'il parle de combler le Vieux-Port, son ami Legendre dont il a fait un député, lui chipe sa femme, puis sa fille, et son fils rongé de coco se réfugie sous des tutus. Du côté Pégase, quelle magnifique portée ! Rivière, Berger Pallanque, l'astucieux Philippon, — qui administre leur petite revue *le Lacydon* jusqu'à la ruine — rien de commun avec notre ami Jean Philipon, par exemple ! bref, toute une brochette de songe-creux, sans un sou vaillant, qui remuent des projets sublimes et croient découvrir le grand œuvre — mais sympathiques à cause de cette candeur, par leur enthousiasme et leur crédulité, leurs aspirations irréfléchies, le désordre de leurs idées et leur ignorance du réel. Par ailleurs, le récit plonge en pleine vie marseillaise, lui emprunte son mouvement, jusqu'à ses trépidations ; il va bon train sans permettre de repos au lecteur, harcèle comme un taon la curiosité, souffle sans répit comme une belle tramontane jusqu'au *largo* mélancolique des des pages où s'afflige l'hiver, où passe la mort comme une sombre fée.

Il y a dans ce beau roman une vie intense, une fièvre qui rappelle les soirs où notre cité sue sa richesse dans ses cafés apoplectiques, jusqu'aux trottoirs qu'ils étranglent, où la rue fait bouillonner une sève puissante hors du pavé gras et gagne de son effervescence les plus lointaines banlieues empanachées de houille. Il y a un écho de la « largade » qui courbe les balancelles et gonfle les voiles bises comme des maternités. Tout cela n'est pas obtenu avec un gachis de mots, — jamais on ne vit œuvre plus sobrement écrite — mais par le seul rythme, qui suggère, évoque et contient les réminiscences de la ville, toute description étant considérée par André Négis comme digressive.

Mais par une subtile ironie qui fait un sort à certains livres, (Oh ! n'ayez aucune inquiétude pour celui-ci), Pégase, tout frémissant d'envols, crotté de mille éclaboussures dans Marseille sans Parthénon s'est penché sur la foule des pauvres bêtes de trait et leur a écarté les œillères qui balochaient comme des ailerons dérisoires. Et voilà qu'il hésite, saisi d'une vague surprise. S'il avait parmi eux, des frères, des compagnons d'âme ? Faut-il prendre langue avec eux ? Peut-être est-ce déjà fait. Avouez que la chose est assez piquante.

Jean BALLARD.

LE CHARME DU TARAEN

par M. Albert Lopez (L. Consard, éditeur)

Dans la roulotte des bohémiens et des gitanes, sur le cheval du gardian, M. Albert Lopez nous conduit aux Saintes-Maries de la Mer où sur la terre et sur les eaux « de lumière fleuries » flotte le souvenir de l'admirable légende.

Sans doute ses personnages n'ont pas la vie intense, et, comme dit M. Bourget la crédibilité de ceux de M. Jean-Toussaint Samat ; mais il est visible qu'à travers eux c'est de lui-même que nous parle M. Lopez. Il leur prête son âme qui est d'une qualité morale peu commune. C'est l'âme d'un apôtre. Visiblement l'auteur de ce livre a de la bonté, de l'enthousiasme et même (originalité extrême de nos jours et dont il faut le féliciter) de la candeur. On peut ne pas goûter exactement les mêmes formes d'art que lui, ne pas rechercher les mêmes nuances de la beauté insaisissable, on ne peut pas ne pas éprouver de sympathie pour un homme qui aime la beauté si ardemment.

Si M. Lopez s'interroge sur la valeur de son livre, La Bruyère lui répondra :

« Quand une lecture vous élève l'esprit et qu'elle vous inspire « des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre « règle pour juger de l'ouvrage : il est bon et fait de main « d'ouvrier ».

*
* *

L'abondance de matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro l'analyse des œuvres suivantes :

HENRI BÉRAUD : *Retours à pied.*
RENÉ JOUGLET : *Le Nouveau Corsaire.*
PIERRE DE CARDONNE : *Des Fumées sur le Ciel.*
R. TAGORE : *Chaturanga.*
D. MEREJKOWSYI : *La naissance des Dieux.*
RAYMONDE MACHARD : *L'œuvre de Chair.*
EDOUARD SCHNEIDER : *Eleonora Duse.*

LIVRES REÇUS

Les Saturnales de Madame Conic, par Claude Richèle.

Pellobellé, gentilhomme soudanais, par Hippolyte et Prosper Pharaud.

J.-N. Fabre, l'Homère des insectes, par Edgar de Vernejoul, préface de Jeanne de Flandreysy.

Revue des Revues

SUR LA COMEDIE FRANÇAISE

A propos de reprise du *Vieil Homme*, de Porto-Riche, par la Comédie Française, M. Paul Souday écrit dans la Revue de Paris :

« *Le Vieil Homme*, de M. Georges de Porto-Riche, a donc rejoint au répertoire *Amoureuse* et le *Passé*, en attendant que le *Marchand d'Estampes* y entre à son tour. Aucune de ces quatre grandes pièces, qui composent l'essentiel du Théâtre d'amour n'a été créée à la Comédie française, où leur place était pourtant marquée. Ni la Parisienne, ni Cyrano non plus. Y-a-t-il quelque chose de pourri dans ce royaume ? Ces œuvres ont-elles été refusées, ou les auteurs ont-ils pensé qu'ils n'avaient aucune chance de réussir devant le Comité de lecture ? Bizarre institution que ce Comité, où des comédiens qui même excellents dans leur profession, peuvent être et sont pour la plupart quasiment illettrés, constituent comme un soviet d'apprentis et de manœuvres, jugeant souverainement les maîtres. C'est le monde renversé. La Comédie devrait, non seulement garantir un accueil favorable aux écrivains éminents qui viennent spontanément à elle, mais solliciter et attirer ceux qui sont tentés d'aller ailleurs. Un administrateur général devrait être tous les soirs au théâtre, tantôt Rue Richelieu pour exercer sa surveillance personnelle et distribuer les éloges ou les réprimandes, tantôt au dehors, afin de suivre le mouvement dramatique et de recruter les auteurs ou les artistes d'avenir. L'autorité de cet administrateur, qui administrerait réellement, devrait être prépondérante. Quant à la responsabilité, elle serait forcément effective. Les pouvoirs de contrôle ne manqueraient pas ; il y aurait toujours les comités, qui subsisteraient dans cette mesure et garderaient voix consultative ; ensuite et surtout, le public et la critique. Au théâtre, c'est le succès qui décide de l'avancement ou des mises à la retraite, comme à la guerre. Succès d'argent, il le faut bien, succès d'art aussi, dans une maison comme celle-là, qui ne peut perdre ses raisons de vivre pour conserver la vie. »

C'est la sagesse même. Car c'est à cause de ce « Soviet d'apprentis et de manœuvres » que la Maison de Molière a ignoré le plus grand poète dramatique du siècle, Edmond Rostand ; et qu'elle a perdu l'occasion de révéler un Porto-Riche ; et qu'elle ignore et ignorera longtemps encore un Lenormand. Le grand tragédien de Max nous contait naguère au prix de quels efforts il avait réussi à faire connaître l'admirable Esope de Th. de Banville. Et ainsi de

tout. On dirait que la Comédie Française a pour mission principale d'ignorer le Théâtre. La faute en est moins à ce malencontreux Comité qu'au Règlement qui l'a institué. Certes, du temps du grand Roi, un Molière eut pu décider d'un manuscrit : l'auteur dramatique et l'admirable critique eussent fait taire en lui le cabotin, et M. Paul Souday lui-même n'eut pu mieux choisir, Mais, chez les acteurs, on est de moins en moins auteur dramatique, n'en déplaise à MM. René Fauchois, Le Bargy et Sylvain ; et il serait grand temps que le boulanger s'occupât de son pétrin, sans aller fourrer son nez dans la garde-robe. Je sais bien que MM. les Sociétaires pourraient m'objecter que charbonnier est maître chez soi. C'est là un excellent argument, en droit, et qui fermera la bouche aux contradicteurs. Et telle est son excellence qu'il rendra toute réforme impossible, et qu'il mènera tout doucettement la Maison de Molière à sa ruine.

*

* *

LES BATARDS COURONNES.

Dans *Paris-Soir,* M. Ch. Chassé examine une curieuse tradition, qui daterait au moins de la Restauration, et suivant laquelle Napoléon serait le fils naturel du comte de Marbeuf, qui fut gouverneur de la Corse.

Le comte de Flahaut, l'amant de la reine Hortense, dans une de ses lettres que le comte de Kerry a récemment publiées sous le titre : « Le Secret du Coup d'Etat », écrivait en 1849 cette phrase singulière :

« Quand j'étais jeune homme, j'ai toujours entendu dire que l'Empereur était le fils de M. de Marbeuf. »

Le comte de Kerry fait précéder cette lettre des remarques suivantes : « Le témoignage de Flahaut n'est pas de ceux qu'on peut rejeter à la légère. Il n'était pas né lui-même à l'époque de la naissance de Napoléon, mais sa mère, comme on en peut juger par les lettres de celle-ci, fut au début du Premier Empire une des confidentes de Joséphine. Il n'y a guère de doute qu'il ait exprimé là l'opinion de l'impératrice et de son entourage immédiat. »

Commentant ce même ouvrage du comte de Kerry dans la *Revue de Paris,* M. Albert Petit paraît disposé à accepter cette hypothèse qui veut que ce comte de Flahaut ait été le père de Napoléon III. Ainsi, le neveu n'aurait eu rien à envier à l'oncle. Dans une lettre du 3 mars 1852, Flahaut, plein d'amertume à la suite de l'ingratitude dont fait

preuve à son égard et à celui de son autre fils Morny l'heureux troimphateur du Coup d'Etat, écrit en effet cette phrase :

« J'en reviens à ma vieille opinion que tous les princes se ressemblent, et que *les illégitimes* sont encore ceux qui valent le moins. »

Et M. A. Albert Petit ajoute :

« Cette phrase ambiguë peut paraître infirmer le certificat de légimité donné dans la lettre du 4 mais 1849. Il est vrai qu'elle pourrait s'appliquer à l'illégitimité de la dynastie aussi bien qu'à celle de l'homme, mais il ne semble pas que Flahaut ait jamais manifesté de scupules sur les droits du « neveu et héritier de l'Empereur. »

Ces questions sont évidemment curieuses, mais d'une importance très relative pour l'histoire. Où irions-nous, grands dieux, si les historiens s'avisaient d'aller fureter dans ces augustes alcoves, et de débusquer tous les familiers voire même tous les valets de chambre, qui ont plus ou moins collaboré aux dynasties, tant françaises qu'étrangères ? Si un bâtard couronné a régné pour le plus grand bien de son peuple, qu'importe qu'il ait dû le jour aux caprices de l'amour et du hasard ?

*
* *

GEOMETRIE PATHETIQUE

Du *Crapouillot*, sous le titre : « Je suis trop petit pour moi ». (Lamentations d'un tronc de cône):

De mon pied (A) vaste, solidement établi, mes deux lignes (B) et (C) qui s'attiraient, s'aimaient peut-être ? désirant communier en un baiser suprême, s'élançaient l'une vers l'autre en un double plan incliné, tout là-haut, vers les cimes (D).

— Oui... Jeune... ambitieux... de tout mon être ! je m'élançais dans l'espérance de devenir pointu...

Hélas ! la fatalité, de son grand coupe-coupe, a fauché le fil de mes lignes pures et tranché par la base ma sublime entreprise.

Et maintenant, à jamais tronc de cône ! je me sens absurde, terminé par une surface sans envol, par une plate réalité comme mon pied, cependant qu'un pointillé

illusoire, mythique et fallacieux, marque là-haut la forme de mon rêve...

Jeanne Ramel-Cals.

Et maintenant, attendons les jérémiades du cercle, auquel on a promis un peu trop légèrement une impossible quadrature...

*
* *

QUELQUES VERS

Du *Bon Plaisir* :

LE REVOIR

Le flot des voyageurs m'empêchera d'entendre,
Ton pas perdu, lointain au fond d'un groupe noir,
Nous brûlerons de ce brûlant désir d'attendre
Et d'être côte à côte et de ne pas se voir...
Nous serons là debout... inertes... en retard...
Enfin je te verrai, je verrai ton visage
Familier me sourire et pourtant ton regard
Portera l'inconnu profond de ton voyage...

CREPUSCULE

Voici l'ardeur brillante et chaude des reflets
Unie à la langueur des brumes commençantes...
Dans un éloignement d'images finissantes
Le crépuscule a mis des termes violets....

L'air immobile apporte une douceur d'hypnose,
Brusquement l'instant passe emportant le beau soir,
O ! pouvoir de sentir et volupté de voir
Je vais vous perdre dans l'obscur qui se compose...

Marguerite Vigier.

Le Monde Nouveau. — Numéro remarquable, contenant un article émouvant de Gorki sur l'écrivain russe *Leonid Audreïeff*, un parralèle très juste entre *Montherlant et Roger Martin du Gard* par Hertz, une étude profonde sur l'*Individualisme* de Hans Ryner et des notes sobres et presque définitives sur l'*Expressionisme* en Allemagne par Lafue. Voilà pour faire penser.

La N. R. F. se distingue en février par la *Jeunesse de l'Odyssée* de Jean Prévoste, morceau savoureux et profondément empreint d'humanités ; l'*Ingrat* de Gabriel d'Aubarède, nouvelle de minutieuse observation psychologique et livre d'heures du scrupule pendant un e crise chez un adolescent irrésolu.

*
* *

A TRAVERS LA PRESSE

Nous relevons dans un très bel article de François Prieur sur les *Panneaux de Jean Roque pour l'Hôtel de Ville d'Arles*, paru dans le *Petit Provençal*, les passages suivants, où l'admiration éloquente est l'auxiliaire du sens critique.

Jean-Roque est un des trois ou quatre très beaux artistes d'aujourd'hui dont la Provence puisse être fière. Est-ce pourquoi on ne trouve rien encore de lui dans notre Opéra Municipal où l'on voit bien autre chose ?

Il existe, semble-t-il, une relation entre l'aspect physique de ce grand garçon solide et doux et ce qu'il peint. Pour ce peintre souvent virgilien, ce n'est pas au printemps que l'année est en beauté ; il préfère la surprendre à certaines heures d'octobre. Il ne peint pas la Provence joyeuse et brûlée de lumière, celle où le soleil s'exaspère jusqu'au blanc vif avec des grands coups de mistral, des oppositions peut-être faciles de soleil et d'ombre, mais une Provence grave et pensive, puissante et douce, enveloppée de je ne sais quelle raison, soumise à je ne sais quelle mesure.

C'est dans les tonalités sombres, lourdes, qu'il se plait. C'est dans les gris colorés, les gris bleutés et froids qu'il est maitre. Il chante avec ces tons comme un poète avec ses thèmes familiers. Deux de ses panneaux font exception à cette manière, celui de la course dans les Arènes, encore inachevé, et celui de la Vénus d'Arles, où il a peint, à regret peut-être, le ciel bleu du beau fixe, un ciel léger, suave et vrai.

D'un réalisme qui rappelle, sans imitation, celui de quelques maitres, ses compositions sont puissantes, sobres. On y sent une fougue contenue. Sobriété, puissance, harmonie, ce sont là les traits essentiels de son style, ceux qui apparurent dès ses premiers tableaux, dès ses « Porteuses de Goëmons » (1908) et ses « Chevaux à l'abreuvoir » (1909) qui sont au Musée de Nice. Ce sont les traits d'un art

classique. Ce renoncement à toute virtuosité, cette sorte de jansénisme de la couleur (un jansénisme qui cache et maîtrise toutes les exaltations) font l'originalité de ce Provençal singulier. On devine d'ailleurs en cet homme qui peint un homme que le Parfum des humanistes a pénétré. Jean Roque a fait des études classiques et leur doit plus qu'à l'enseignement, mal supporté par lui, des Beaux-Arts.

Un critique d'art a dit avec justesse, en parlant de ses toiles :

«Rien de plus ténu que le sujet, mais, pour qui voit avec intensité et grandeur, le lieu commun perd toute banalité et devient épique. L'acte journalier prend, devant l'artiste, une valeur héroïque. Le groupe obscur envahit l'horizon. Le ciel chargé d'orage que plaque, parmi les nuages amoncelés, une tache livide, la glèbe argileuse tout imprégnée d'humidité, s'accordent avec les silhouettes des chevaux arrêtés près de la flaque argentée et avec le geste familier et large de leur cavalier. Un pinceau audacieux et presque brutal a brossé la toile avec une sobriété grasse, par accords amples, parfois sourds, une absence voulue d'agrément, une insistance tragique. »

Ces six panneaux qu'Arles recevra bientôt, constituent une œuvre de grande beauté, digne de la ville dont Maurice Barrès qui y rencontra Bérénice, disait toujours : « Arles, où rien n'est vulgaire. »

Fortunio se joint sans réserve à cet éloge de Jean Roque

* * *

MEMENTO

REVUE DES DEUX-MONDES. — Chateaubriand et l'Occitanienne, par Victor Giraud. — Un excellent article de G. Goyau sur Louis Madelin, historien de la France politique.

LES CAHIERS LIBRES. — Poèmes d'André Fontainas et Francis Viélé Griffin. Très bon numéro, avec René Laporte, L.-H. Delmas, E. Beluel.

LE MERCURE DE FRANCE. — La vie et l'œuvre de Carl Spitteler, par H. de Ziegler. Pittoresque étude de Marcel Coulon sur Raoul Ponchon.

EUROPE. — M. François Crucy nous fait assister aux derniers moments d'Anatole France ; beau témoignage, ému, sincère, et qui réjouira tous ceux qu'a blessée la muflerie vaniteuse des détracteurs du grand disparu. — Une remarquable nouvelle de Boris Pilniak : Tourmente de neige.

L'HERMITAGE. — Souhaitons la bienvenue à cette nouvelle revue, qui se place sous l'égide de cet Hermitage, qui florissait à l'époque héroïque du Symbolisme, et que

dirigea notre grand ami Henri Mazel. Ce premier numéro, qui contient de fort judicieuses vues sur la poésie, de G. Heitz, nous paraît promettre un bel avenir au nouvel Hermitage.

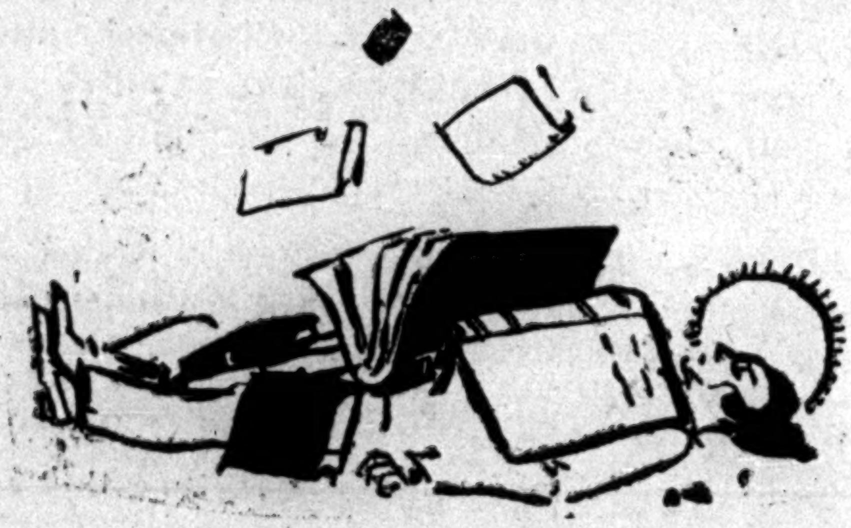
LES MARGES.

LA REVUE EUROPEENNE.

LA LAMPE.

L'INTERMEDIAIRE DU BIBLIOPHILE.

Gaston MOUREN.



la Vie marseillaise

« Des jours d'orage sont venus ; ils ont éclaté, ils éclateront sans doute encore... Pour nous tirer de l'émotion présente, pour reprendre un peu de lucidité et de mesure dans nos jugements, relisons chaque soir une page de Montaigne ».

SAINT-BEUVE,
Causeries du Lundi (tome IV).

Mon ami avait un faux nez qu'il enleva en rentrant chez lui, au contraire de Monsieur de Bergerac.

Il avait un faux nez parce qu'il jugeait peut-être indécent de se montrer cette nuit là, passé deux heures, la figure toute nue sur le boulevard. Nous avions croisé deux Pierrots et des choses tristes en papier multicolore traînaient sur le trottoir ou s'amoncelaient dans le ruisseau. « O belle nuit, nuit de Carnaval... », comme grelotte un trio de masques au Casino de Paris.

Venant de sacrifier aux devoirs traditionnels du Mardi-Gras, mon ami me confia son délassement à retrouver enfin, portes closes, auprès de ses pantoufles, le bibelot précieux de sa fantaisie.

— « C'est l'heure, mon ami, où dans les salles de danse s'insinue le regret que le buffet soit payant. L'orchestre a fait sa relève et des recrues fraîches moulinent le claxon, pincent le banjo et martèlent la boîte de cigares. Fidèles à la consigne du calendrier, les danseurs s'amusent.

Eh ! pourquoi, je te le demande, cette consigne de s'amuser serait-elle moins rigoureuse que telle autre qui impose à l'Histoire et aux histoires ces éternels recommencements dont les chroniqueurs sont curieux et les bonnes femmes bavardes.

Les danses changent, certes, et les idées aussi et les hommes et les caractères. Mais les événements font une

trame uniforme à ces nuances d'écheveaux. As-tu remarqué que la date d'un Mardi-Gras est douée d'une fréquence à peine plus grande que celle d'une échauffourée. Tout celà serait bien monotone s'il ne nous restait le rare spectacle de mesurer à l'échelle d'une même situation le niveau des hommes différents qui la subirent ou la dominèrent.

Je voudrais te dire autre chose de ce divan qu'il est profond, car cela est banal. Néanmoins il est tel. Ces cigarettes sont à notre portée. Installons-nous et étendons la main jusqu'à cette corniche de livres. Ce n'est point par un effet du hasard que j'en tire ce traité de Montaigne. Je sais y trouver la marque de cette invariabilité des événements qui est une mesure et un étalon, parfois sévères.

*

La curieuse chose que de trouver Montaigne maire de Bordeaux, et que voilà bien vengés, pour le coup. les doux songe-creux de tous les temps, écrivailleurs réputés inaptes à des fonctions actives ! Mais par quels jeux subtils de la politique faut-il que celui qui confessa « dès ma première enfance la poésie a eu celà de me transpercer et transporter », par quels retours inattendus faut-il que celui-là ait été l'élu d'un scrutin municipal ?

Ce n'est certes pas faute du déchaînement habituel des partis autour de l'urne, témoin la lettre du maréchal Biron à Henri III : « Pour la crainte que j'avais qu'on fit quelque remuement à Bordeaux, à l'élection de cette mairie, j'étais quasi prêt de m'y acheminer ».

Mais le maréchal en fut pour ses craintes et les partis extrêmes pour leurs violences et probablement l'emphase de leurs promesses. A toutes celles-ci, les électeurs préférèrent les déclarations du candidat qui a donné le réçit suivant de ses réunions électorales : « Je me déchiffrai fidèlement et consciencieusement tout tel que je me sens être : sans mémoire, sans vigilance, sans expérience et sans vigueur ; sans haine aussi, sans ambition, sans avarice et sans violence: à ce qu'ils fussent informés et instruits de ce qu'ils avaient à attendre de mon service ».

Et il fut élu contre les prometteurs de lun . Drôle d'époque !

Or, les fonctions de maire entraînaient alors de périlleuses responsabilités car il appartenait à ce magistrat de pourvoir à la sûreté des habitants et d'apaiser le tumulte. « Toute la ville *se reposait* principalement sur lui », comme le dit la Chronique. On ne s'imagine pas la difficulté d'une telle tâche, en ces temps de gestation sociale et que troublaient la Ligue et les ligueurs ! Non, on ne se l'imagine pas !

Pourtant Montaigne se révéla à lui-même et sut mieux que quiconque sauvegarder la paix de ses concitoyens. Ah ! l'étonnant homme public, le singulier maire ! Après avoir obtenu le suffrage public par les moyens inverses de ceux ordinairement pratiqués, ne pousse-t-il pas la déraison électorale jusqu'à entendre que son administration fût prudente et tranquille, prévenant doucement l'agitation sans se donner l'éclat de la réprimer ? « A mesure, dit-il, qu'un bon effet est plus éclatant, je rabats de sa bonté... Ces actions-là ont bien plus de grâce qui échappent à la main de l'ouvrier nonchalamment et sans bruit... Est-il quelqu'un qui désire être malade pour voir *son médecin en besogne ?* Et faudrait-il pas fouetter le médeçin qui nous désirerait la peste pour mettre son art en pratique ? » Que voilà un catéchisme peu connu des édiles de notre temps ! Que voilà des préceptes oubliés !

Ils disent assez l'harmonie que ce maire sut garder à ses concitoyens en des circonstances difficiles. Cela dura deux années au terme desquelles, son mandat expiré, Montaigne vit sa réélection et son maintien malgré une requête de ses adversaires politiques à Henri III tendant à la faire casser ; Précédent établissant que les administrés ne bénéficient pas forcément du bandeau sur les yeux que leur souhaiteraient leurs administrateurs et savent, le cas échéant, juger ceux-ci à la tâche.

Voici donc pour deux nouvelles années la sécurité intérieure de la ville entre les mains de Montaigne. Lourd fardeau, car la discorde civile gronde aux alentours! Les impôts sont mal répartis et la guerre de reli-

gion est allumée. La ligue, qui était un excès de défense, promène ses violences à travers le pays.

Que va faire l'homme de modération et de sincérité à la tête d'une grande cité échauffée par une telle atmosphère ? « Je ferai ce que je pourrai pour sentir nouvelles de toutes parts et, pour cet effet, visiterai et verrai le goût de toute sorte d'hommes ».

Hélas, les attaques et les provocations de part et d'autre se multiplient. Montaigne est en grand'peine de maintenir le calme dans sa cité.

Je ne sais si vous l'avez remarqué, mais le parti de l'ordre, en cas de discorde sociale, est celui à qui reste en fin de compte la victoire. Les partis opposés n'ont servi qu'à créer un moment, autour de lui, l'agitation nécessaire à le faire s'affirmer. Or, en l'occurence, le parti de l'ordre, c'est-à-dire celui qui l'emporta finalement, c'est-à-dire celui de Henri IV, c'est-à-dire celui du roi de Navarre qui devint roi de France, le parti de l'ordre dût faire un coup de force en 1583, susceptible de cristalliser l'émeute en saturation dans la ville ; il s'en justifia par une lettre de Duplessis-Mornay à Montaigne : « A ceux qui en eussent pu prendre ou donner l'alarme, nous avons soigneusement écrit de toutes parts et ne doivent présumer de cette reprise de possession rien de *public* ni d'extrême. A vous qui n'êtes, en cette tranquillité d'esprit, ni remuant ni remué pour peu de choses, nous écrivons pour vous en rendre garant et témoin envers ceux qui jugent mal de nous, faute de nous voir et par voir plutôt par les yeux d'autrui que par les leurs. Que voulez-vous de plus ? M. de Castelnau (*sic*) l'a fait ; c'est votre ami, qui plus est non suspect pour la religion, mais ému de la seule équité de notre cause ».

On ignore ce que répondit précisément Montaigne, mais à voir comment les esprits les plus exaltés finirent par se calmer, il est probable que son intervention fut opportune et sage. On en jugera par la seconde lettre que Duplessy-Mornay lui écrivit à quelques jours de là, le 31 décembre 1583 : « Monsieur, nos conseils dépendent en partie des lieux où vous êtes ; car *nous ne parons que les coups. Si on nous laisse en paix, nous n'aurons point de guerre :* gens qui ne peuvent que

perdre n'y entrent pas volontiers que pour sortir d'un plus grand mal ; et nous avons assez d'esprit pour connaître qu'au lieu que les autres, nous la faisant, acquièrent des biens et des dignités, nous, au contraire, hasardons humainement les nôtres... Notre but n'a été que de montrer que nos paisibles déportements ne procédaient de nécessité ains de bonne volonté. Nous sommes prou avertis des préparatifs qu'on fait. Si on continue, au moins ne pourra-t-on trouver étrange *que nous mettions la main au-devant* ».

Ces raisons devaient être assez bonnes pour que Montaigne donnât appui au parti de l'ordre. « Mais j'encourus, dit-il, les inconvénients que la modération apporte en telles maladies ; je fus pelaudé à toutes mains. Aux Gibelins j'étais Guelfe, aux Guelfes Gibelin ».

Sans doute n'est-ce pas sans quelques perturbations que Montaigne vit couronnée de succès sa contribution à la victoire du Béarnais et à l'instauration d'une période de calme prospère. Du moins le bon magistrat, que le spectacle d'un terrible fléau dévastateur sur sa ville devait affliger à la fin définitive de son mandat, était-il en paix avec sa conscience et avec la majorité saine de ses administrés : « Qui ne me voudra savoir gré de l'ordre, de la douce et muette tranquillité qui accompagna ma conduite ? »

En paix, il pouvait l'être mais non sans quelque amertume à constater que dans le désordre des violences publiques « c'est au commandement de suivre, courtiser et plier, à lui seul d'obéir ; tout le reste est libre et dissolu... Il me plaît, ajoute-t-il, de voir combien il y a de lâcheté et de pusillanimité en l'ambition ; par combien d'abjection et de servitude il lui faut arriver à son but... de voir des natures débonnaires et capables de justice se corrompre tous les jours au maniement et commandement de cette confusion ».

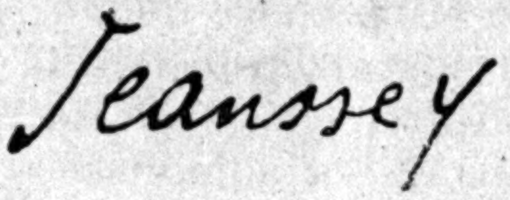
Ainsi, cet homme, qui n'a décidément rien de l'homme public, habile à masquer les réalités sous des optimismes administratifs, cet homme qui n'est qu'un homme, Montaigne, va-t-il nous laisser sur cette impression de tristesse et de dégoût ? Eh ! lisons plus avant, nous verrons bien.

« En un temps ordinaire et tranquille on se prépare à des accidents modérés et communs : mais en cette confusion où nous sommes, tout homme français se voit à chaque heure sur le point de l'entier renversement de sa fortune... Ainsi fait ma curiosité que je m'agrée aucunement de voir de mes yeux ce notable spectacle de *notre mort publique*, ses symptômes et sa forme ; et, puisque je ne la puis retarder, je suis content d'être destiné à y assister et m'en instruire ».

*
* *

Mon ami ferma son livre où il puisait les citations et demeura muet, les yeux au loin.

Dehors, les derniers masques regagnaient leurs logis en bandes bruyantes.



La Musique à Marseille

Gaston Mouren signalait, dans le dernier numéro de *Fortunio* l'effort de nos Concerts Classiques en vue du rajeunissement des programmes. Il est juste qu'on y prenne garde, et nous ne sommes pas les seuls à l'avoir remarqué. Est-ce à dire que notre rôle de critique touche à son terme ? Allons-nous nous contenter de leurs velléités pour les couvrir de louanges définitives ? Nous tairons-nous désormais ? Il ne saurait en être question, nos idées n'ont pas encore obtenu gain de cause.

Certes, lorsqu'on pénètre dans une association symphonique quelconque, l'on demeure étonné des difficultés auxquelles se heurtent maintenant de semblables entreprises. La recette : telle est la chose première sans laquelle il est impossible de vivre ; la Musique vient ensuite, si on en a le loisir... Pour remplir une salle, on pense d'abord au soliste aimé des foules. Tels Iturbi, Cortot ou Thibaud sont une garantie de succès. Pourquoi ne pas profiter alors d'un afflux de public exceptionnel pour faire connaître des œuvres nouvelles ? C'est ce que je reproche à l'Association Artistique, en toute franchise et sans esprit d'animosité.

Le cas Strawinsky, tout en présentant certaines particularités à l'appui de cette thèse, est cependant trop spécial : Strawinsky est venu chez nous comme compositeur et non comme pianiste ou comme chef d'orchestre ; il était naturel qu'on jouât sa musique. Mais le concert Iturbi ne pouvait-il pas nous présenter tels *Nocturnes* de Debussy, la *Habanera* de Louis Aubert, parmi les œuvres déjà exécutées à l'Association en 1918 ? N'aurions-nous pas pu entendre *Les Facheux* d'Auric, tels fragments d'*Isabelle et Pantalon* de Roland-Manuel, ou la *Suite Scythe* de Prokofieff ?

J'insiste sur ce point que, la recette assurée, la commission des programmes peut se permettre toutes les irrévérences envers ces Messieurs de l'Institut ; espiègleries plutôt, dans le but de détourner leurs regards de leur nombril. Certes, combien respectables, ces pontifes... Mais il est parfois lassant de ne fréquenter

que de tels personnages dont la musique illustre surabondamment les formules qu'ils codifient dans leurs traités. L'art et le métier font deux choses distinctes : Moussorgsky avait le génie sans l'écriture. A la catégorie des œuvres bien faites, mais vides appartient le *Poème des Morts* de Gabriel Pierné, que José Iturbi avait inclus dans son programme : œuvre massive, sans idée bien nette et surtout sans originalité. A sa place, on pouvait imposer une page moderne moins déshéritée. Le succès que l'on fait toujours aux grands virtuoses autorise toutes les audaces musicales.

La question devient plus complexe lorsqu'on se trouve en présence d'un concert purement symphonique. Nous avons, au début de la saison, assisté à une séance consacrée en partie à Ravel. Les fragments de *Ma Mère l'Oye*, la *Pavane pour une Infante défunte*, l'ondoyante *Valse* présentaient le compositeur sous trois aspects différents et à trois époques de sa vie. Faut-il dire que l'expérience fut concluante ? Nous n'étions plus accoutumés à voir une salle si imposante pour un concert sans vedette. Il est malheureux que cet exemple n'ait pas inspiré d'autres directives pour un de nos derniers concerts, avec l'*Enchantement du Vendredi-Saint*, l'*Ouverture de Tannhaüser*, un *Ballet* de Rameau, une *Suite* de Bach et la *Symphonie en ut mineur*. Toutes ces œuvres sont fort belles en soi ; elles marquent des époques diverses et en donnent la quintessence. Mais il ne saurait être question d'en composer exclusivement un programme qui prend ainsi l'allure d'une rétrospective. Le connu et l'archiconnu nous étouffent ; nous réclamons une esthétique nouvelle, oxygène nécessaire à notre ascension.

L'Association Artistique ne doit pas oublier qu'elle fut la première société de province à recevoir Strawinsky. La plus importante manifestation musicale de notre ville ne doit pas abandonner son rôle éducateur ; si les résultats techniques laissent parfois à désirer, qu'elle y supplée par le courage de ses recherches et la hardiesse de ses programmes.

Ernest MARION.

La Peinture

III^{m} SALON DE BLANC ET NOIR. — Pour la seconde fois il m'est donné de rendre compte de cette manifestation organisée en la « Maison des Arts » sous le titre « Quatrième exposition de Pro Arte ». Les organisateurs du salon Blanc et Noir sont plus heureux que ceux qui en organisent en couleurs car sur une cinquantaine de pièces qu'ils nous montrent il y en a bien quarante-cinq d'intéressantes. Déjà, l'an dernier, je me souviens d'avoir été surpris par la belle tenue de cette exposition. J'en suis moins surpris cette année, commençant à y être accoutumé. C'est très bon et peut-êre même meilleur que l'an dernier. *M. Alder* est représenté par la « La lutte » splendide bois gravé nous faisant assister aux ébats de deux chèvre-pieds à l'ombre de grands arbres. Un métier amusant un dessin parfait, de l'esprit jusqu'au bout de l'écharpe ont permis à M. Alder de réaliser une des meilleures épreuves du Salon.

. .*M. Aubery* montre deux dessins, probablement anciens, qui semblent être des études d'Ecole des Beaux-Arts. *M. Marius Barret* présente les brebis qu'il connait bien, mais je leur préfère « A maître François Villon » qu'il connait encore mieux et comprend à merveille. De M^{e} Valère *Bernard* nous connaissions déjà « Les Revenants » et « La Maison Diamantée », nous en avons même déjà écrit tout le bien que nous en pensions. M. Brunet nous retrace une scène de St-Paul à la Vipère intéressante, mais aux attitudes un peu lourdes ; son St-Paul vient tout droit de Varennes. Deux jolies choses très simples de *M. Burnot* qui, en bon coloriste qu'il est, va chercher ses motifs en Bretagne. Cette Bretagne qui a si bien inspiré de *Jaegher* avec son cimetière. J'aime moins le Fort Nicolas un peu d'exécution et pas assez animé. Mme *Finaud-Bounaud* nous montre une bonne « Gitane » et deux panneaux d'Illustrations dont l'ensemble est très séduisant. Madame Finaud-Bounaud est moderne et ne semble pas le faire exprés, c'est une façon d'être originale. J'ai admiré entièrement les « Croquis et Paysages » mais moins

les « Stigmates » où les figures m'ont parues inférieures aux paysages. Il est vrai que ces figures représentent des scènes de la guerre, mieux, des tranchées et Madame Finaud-Bounaud n'en peut graver que de chic, cela se sent. Si l'on peut être un excellent artiste sans avoir porté l'uniforme, il me semble difficile de dépeindre les sentiments du « Poilu » de l'extrême-avant sans les avoir partagés. Heureusement pour elle, Mme Finaud Bounaud n'a pas connu cela et ce qu'elle a voulu dépeindre est un tant soit peu puéril. *Frégier* est charmant d'émotion dans le « Nouveau-né » mais j'ai cherché en vain son intérieur d'étable. Mlle *Garcin* en revanche nous offre l'heureuse surprise d'un petit paysage qui ne figure pas au catalogue et qui vient compléter son remarquable envoi. M. *Haussaire* dont le «Moulin» l'an dernier attestait le talent se surpasse cette année avec la « Gardienne d'oies », un bois admirable. Il semble que c'est fait avec rien, que quatre coups de canif sur un morceau de buis permettront à chacun d'en faire de même et c'est une scène exquise de sensibilité et de couleur. Quand on s'est, ensuite, plu à admirer l'Attelage en Limousin, on conclut que M. Haussaire est un maître de la gravure sur bois. De jolis bois de M. Moreau Femme au miroir et Baigneuse au papillon. Il y a de l'air, de la lumière mais les formes de ses femmes sont, anatomiquement, douteuses. C'est dommage. La note ultra-moderne est fournie par M: *Fresch*. Des lignes se rencontrent, se heurtent, se séparent sans aucun plan bien marqué et, le hasard, malicieux, a voulu pour comble de malchance que le n° 43 du catalogue soit collé sur le tableau qui devrait porter le 44, ce qui fait que l'on ne comprend plus grand chose.

Enfin, un numéro 45 non porté au catalogue représente des illustrations un peu molles pour les « Croix de Bois ».

Très bonne exposition, je le répète, à laquelle nous souhaitons le plus heureux succès.

*

* *

GALERIE DETAILLE. — Plusieurs artistes exposent. Peintres, Graveurs, Sculpteurs se rencontrent pour nous plaire. Ils sont six — tous les six de tempéraments différents — *M. Vauquelin* y est arrivé le premier avec une étude de nu absolument étonnante. Voilà, M. Vauquelin, la voie qu'il faut suivre. Ce peintre est curieusement doué.

On sent qu'il sait peu et que son pinceau fait chef-

d'œuvre comme ses jambes remuent s'il veut marcher. Il ouvre les yeux regarde son modèle, seulement son modèle et le pinceau trace de la vie. C'est extraordinaire. Ce petit tableau de femme couchée parmi des lingeries blanches fera bien des jaloux parmi les maîtres jeunes ou vieux. C'est une pure merveille de lignes, de couleurs, de délicatesses. Mais... Mais pourquoi à côté ces arbres d'un vert bizarre, ces rochers en papier de soie, cet âne ridicule qui paît une prairie si peu appétissante ? Pourquoi ces paysages de Corse et de Provence qui veulent être fabriqués... «à l'Instant de Paris» et qui ne parviennent pas plus à être Corses que Provençaux ? Quand on peint un nu, une nature morte, et la belle étude des deux crabes comme peut peindre M. Vauquelin on doit à son public, à ses admirateurs des paysages sérieux, sincères et honnêtement originaux. M. Vauquelin ne parviendra à être un des bons peintres de notre époque que s'il reste M. Vauquelin... et il a ce qu'il faut pour ça.

M. *Lucas* fait honneur à l'exposition avec une suite d'aquarelles et de dessins paysages du Var et Basses-Alpes. M. Lucas doit beaucoup aux japonais quand il leur emprunte leurs procédés de gravure, mais il leur doit aussi, inconsciemment, chaque fois qu'il fait œuvre d'artiste. Ses aquarelles se ressentent d'un état d'esprit japonisant. Oh ! à peine perceptible et suffisant pour donner un petit air curieux à ses belles aquarelles. Toujours élégantes de composition elles sont souvent lumineuses sans moyens tapageurs et toujours colorées sans être hurlantes. M. Lucas n'est pas très à la page. Il se contente d'avoir du talent avec modestie. Hélas ! Monsieur, ça n'est pas ainsi qu'on arrive... vite ! mais c'est ainsi qu'on dure longtemps.

M. *Le Beau* a, lui aussi, beaucoup de talent mais il le dit un peu plus fort. Certains effets empruntés aux accords des complémentaires le prouvent, n'importe l'ensemble présenté par M. Le Beau se tient admirablement. Le procédé, souple, s'adapte aux motifs, le sens décoratif est évident (dans Côte de Sicile surtout) et la matière est toujours riche et abondante. J'ai beaucoup aimé « Les vieux murs à Ollioules » qui me paraît la meilleure toile de ce panneau.

M.*Lepreux* peint le Var avec des procédés d'aquarelliste. Le résultat n'est pas négligeable mais je ne comprends guère cette confusion des procédés. Quand on tient absolument aux jus très liquides on utilise la peinture à l'eau. C'est plus franc.

De *Mlle Lilliequist* une dizaine de toiles un peu lâchées et même, parfois, très lâchées « Maisons et Palmiers » serait intéressant. Non, tout de même quand on expose des tableaux, quand on convie le public à admirer un effort vers l'idéal que l'on porte en soi il faut que cet effort soit sensible et le public a le droit d'être sévère dans son appréciation si, après l'avoir invité à contempler des tableaux, on ne ne lui montre que des pochades rapidement bâclées.

On ne peut faire ce reproche à M. *Saint Paul*, sculpteur et graveur qui ne nous montre que des œuvres très travaillées. trois beaux bustes et sept ou huit sculptures dont la Femme assise et la Femme agenouillée prouvent un talent complet, peut-être pas très original, certaines influences se faisant un peu trop visibles, mais sûr et agréable. De très beaux dessins et de bonnes gravures complétent l'ensemble de cet artiste qui vaut la peine d'être suivi de près.

*

CHEZ OLIVE. — Des études de M. *Saint Gilles*. Voila une des manifestations les plus curieuses de la saison, et mon Dieu, que l'on peut situer parmi les plus intéressantes. Un tempérament bizarre s'y manifeste. Un mélange surprenant de classicisme et de modernisme. Certaines de ces études sont composées dans la meilleure des traditions et exécutées avec le souci évident de ne pas paraître pompier.

Il n'est pas jusqu'à la recherche des motifs qui ne soit pour nous surprendre, témoin ce « Passage à Niveau » que rien ne désigne pour en faire un sujet de tableau. « Avant l'Orage » est une fort bonne toile avec des fonds remarquablement délicats. Ce sont les fonds des tableaux qui m'ont surtout séduit chez M. Saint Gilles. En revanche les frondaisons sont toujours lourdes et par trop théoriques, les troncs des arbres épais et vulgaires ou trop estompés sur les fonds Il paraît que M. Saint Gilles est fort jeune. Si cela est, il porte un nom qu'il faut retenir car « Près de St-Jean, Pointe de la Batterie, Les Baumelles » sont des tableaux qui contiennent de riches promesses. La « Descente vers le Port » est aussi une chose très heureuse malgré la sècheresse de certaines lignes et le peu de délicatesse de certains tons. Quant aux deux croquis, des crayons très légèrement teintés il faut lire le catalogue pour se persuader qu'ils sont du même au-

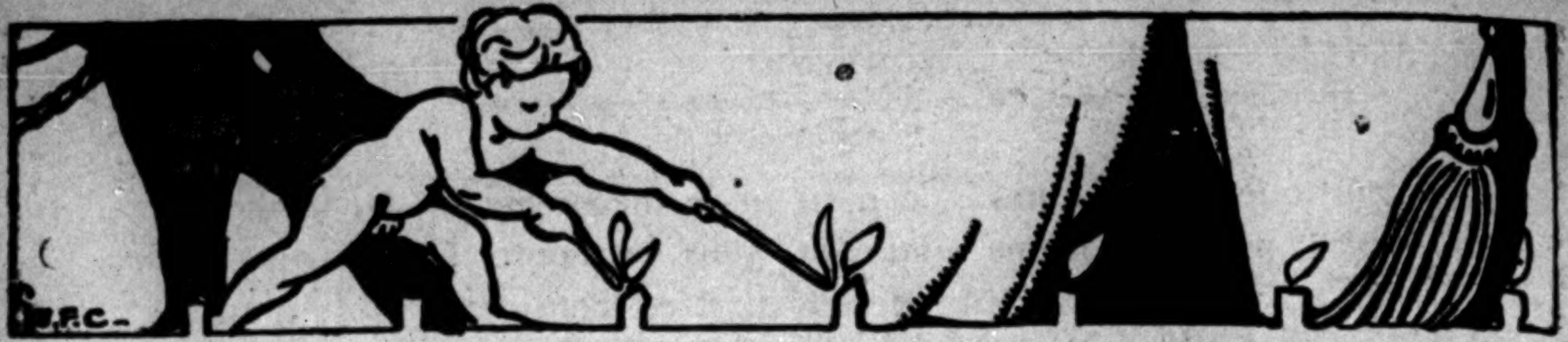
teur que les peintures. Çe n'est ni le même métier, ni le même parti pris ni le même sentiment, mais ça montre bien la part du travail dans les tableaux et cette part est considérable. Je n'aime pas absolument ce que fait M. Saint Gilles mais je suis bien content de l'avoir vu et serai très empressé de le revoir.

Dans la même salle, il y a aussi des estampes...

*

Le hasard d'un voyage à Lyon m'a fait rencontrer en la Galerie Pouillé père un ensemble de toiles que nous connaissions déjà à Marseille et qui constituent le fond d'une exposition que fait notre concioyen *Marcel Poggoli*. Je n'en parlerai pas je l'ai déjà fait, mais je suis heureux d'avoir pu remarquer dans la ville aux brouillards denses notre beau Midi rayonnant par la grâce de Poggoli. C'est de la bonne décentralisation qu'il faut encourager. Il est fâcheux que les conditions de la vie actuelle ne permettent pas aux peintres de se manifester un peu en dehors de leurs salles coutumières Lyon ne perdrait pas à voir nos peintres et nous ne pourrions que gagner à voir les siens Et puis, ça éviterait peut-être aux très jeunes peintres le mirage de Paris, la ville décevante et dévoratrice ou, seuls, ne se brûlent pas les ailes, les très robustes ou les très malins.

HERREM.



Le Théâtre

AU GYMNASE. — Si loin que soit le théâtre actuel de l'art et de la vie, un André Brûlé nous y ramènera toujours, car sur la pauvreté des thèmes vient alors châtoyer le reflet humain. Et c'est pourquoi les grands acteurs nous consolent des grandes pièces qu'on n'écrit plus. C'est un fait qu'on ne va plus voir tel chef-d'œuvre, mais un tel dans son rôle fameux. Au point que tout est renversé : jadis l'interprète obéissait à la pièce, elle-même spontanément conçue ; sa personnalité s'y incorporait, assimilait le rôle par ce mimétisme qui fait une belle part du génie de l'acteur. Maintenant c'est la pièce que l'on conforme à ce dernier, c'est elle qui le gante sur mesure afin qu'il y fasse valoir ses avantages physiques ou autres comme fait d'une star de cinéma, un scénario qui utilise sa spécialité, son acrobatie, voire son originale laideur.

Ce fut le cas de Polaire avec *Marie Gazelle*, pièce assurément bien faite, sobre et émouvante, mais qui ne peut offrir d'intérêt que pour les sœurs de Polaire. Néanmoins comme le Directeur d'un théâtre n'est pas responsable de cela, et qu'on ne peut lui demander d'écrire lui-même des chefs-d'œuvre, sachons lui gré de nous produire des créations. Or, *Marie Gazelle* a paru au Gymnase avant que la critique parisienne ne l'ait saluée. M. Labruyère nous a donc permis de formuler une opinion originale.

Nous lui devons davantage avec la visite d'André Brûlé. Depuis longtemps on n'a vu meilleure troupe à l'œuvre : pas de rôles sacrifiés, pas « d'utilités » qui ne soient pourvues de dignes interprètes enfin elle compte de véritables vedettes. Evidemment nous ne découvrirons pas le grand artiste que l'*Enfant de l'Amour* rendit célèbre quand nous n'étions que des potaches, mais nous devons à son magnifique talent notre louange sincère, l'hommage de notre enchantement. A ses côtés d'ailleurs, Mme

Suz Delvé, M. Gildes, Mademoiselle Romanne, montrent d'exceptionnelles qualités et le servent à souhait. Quelles admirables jeunes filles réalise cette dernière ! Et quelle allure a Madame Delvé dans l'*Epervier !*

Avant de passer, deux mots sur le *Danseur inconnu*, de Tristan Bernard. C'est une chose très fine qui porte l'empreinte du temps. Du sentiment, peut-être même, un brin de roman, de conte bleu, mais avec de l'esprit en plus, ce qui manque aux œuvres dites idéalistes. Et surtout, cette pudeur, à l'égard de l'amour. On n'avoue plus, on ne proteste plus en tirades : on suggère ou bien on se tait, on équivoque le plus souvent. C'est le procédé des jeunes, de Natanson, et je trouve cela préférable aux verbeux élans de naguère.

Après Brûlé, Cora Laparcerie. M. Labruyère l'a retenue avant sa tournée d'Egypte. Disons tout de suite que sa troupe est loin de valoir la précédente. On peut, à l'égard de la vedette, faire maintes réserves : sa vulgarité, ses artifices, sa voix rauque, mais c'est malgré tout une belle artiste qui a le don de l'émotion, et même celui des vraies larmes Son interprétation de la *Femme Nue*, son meilleur rôle ne correspond pas à l'idée de Bataille et à celle qu'on se fait d'un petit modèle aux sentiments frais et maladroits mais c'est tout de même une solide chose, et elle s'y livre tout entière avec des yeux qui savent réellement pleurer, avec un cœur lourd de martyre et d'orages.

Allons, si cela continue, on saura où passer des soirées profitables.

J. B.

Échos

ART ET MONDANITE. — Les beaux talents ne sont pas tous à la scène. Je n'en veux pour preuve que cette soirée d'*Art et Charité* qui fut donnée au Splendid au profit des bonnes œuvres de Mme Gautier. Devant une affluence d'invités où l'on pouvait distinguer les plus grands noms de notre ville ont chanté deux artistes exceptionnelles : Mme Tarrazzi et Mlle Yvonne Boudier. Pourquoi faut-il que de tels dons servent seulement à la délectation d'une société trop divertie, hélas, par la conversation et le cliquetis des coupes, pour leur accorder l'hommage du silence !

CHEZ FIGARELLA. — En revanche, les privilégiés que Mme Sonnelly-Figarella et le célèbre baryton réunissent dans leurs salons, certains samedis, peuvent dans le recueillement propice, apprécier quelques-unes des voix les plus belles qu'aient formées ces incomparables professeurs. Mme Altiéri y fut émouvante dans une scène de *Faust*. Sa puissance, qu'elle semble retenir parfois pour mieux en accentuer les éclats, évoque une harmonie de la nature. Mlle Boudier qui fut l'élève de Figarella y donna la mesure de son art et de sa voix au timbre unique ; elle montra surtout une parfaite intelligence de l'intention musicale. Ame moderne, c'est dans le lied moderne que sa sensibilité s'exprime avec le plus de profondeur. L'opéra, ce cimetière de la musique ne permet pas aux sentiments neufs, tout frais-jaillis, une transposition que l'art vibrant et nuancé d'un Falla, d'un Fauré, d'un Debussy va rendre aussi personnelle qu'une confidence. Ici l'artiste improvise plutôt qu'elle n'interprète, car son émotion régénère le chant, lui substitue sa résonance intime, son timbre plus précieux même que la perfection des accords ; elle lui communique des vibrations inéprouvées, trop subtiles, trop spontanées pour obséder nos mémoires et pour échouer en des refrains.

La musique d'opéra est dépourvue de cette âme réticente. Eventée par des sensibleries de ténors elle a perdu sa pudeur et

son essence : elle est publique tandis que le lied restera secret. Que Mlle Boudier, dont l'art est distant du public persévère dans cette voie qui est proprement la sienne, voie trop malaisée pour qu'elle y rencontre beaucoup d'émules !

AUX AMIS DES LETTRES. — *Conférence de M. Bréal.* — Il était difficile de trouver du nouveau sur Daumier après Carlo Rim, Gassard et tant d'autres. Mais il faut remercier M. Bréal d'avoir apporté à la résurrection du maître sa parole prophétique sinon inspirée. Cela prouve que tout va bien. Un peu monotone de débit sa conférence esquiva le côté politique de l'œuvre, ainsi que Daumier, peintre, et Daumier, sculpteur. Ce fut davantage une causerie sur la caricature faite autour du maître marseillais.

Nous rappelons à nos lecteurs des *Amis des Lettres* que M. Edouard Estaunié, de l'Académie française, fera le 7 mars, une conférence sur « La Province dans le roman français ». Ils tiendront certainement à connaître et à écouter le révélateur de la vie profonde, l'un des Maîtres actuels du roman.

EMILE RIPERT DECORE DE LA LEGION D'HONNEUR. — *Fortunio* qui s'occupe plus spécialement de littérature oublie parfois ces événements considérables que sont les promotions de la Légion d'honneur. Mais le grand bruit mené autour de certains décorés nous fait un devoir de parler aujourd'hui de notre maître et ami Emile Ripert dont on néglige trop l'indiscutable talent. Parce qu'il reste à Marseille où l'on s'use (on s'use vite dans le Midi) où les réputations les plus légitimes subissent d'insensibles écaillements, notre maître et ami est un peu oublié. On semble ignorer qu'il a écrit le *Chemin Blanc*, le *Golfe d'Amour*, la *Terre des Lauriers*, cette œuvre puissante et sobre, le *Poème d'Assise*, cette adorable légende de Missel. Beaucoup sont prisés des snobs et n'ont pas produit un seul des beaux vers qui abondent dans ces poèmes. Le meilleur conseil à donner aux indifférents serait d'abord de le lire, et à ses détracteurs de mettre en face de lui leurs idoles boursouffiées ou stériles.

IL Y A PHILIPPON ET PHILIPON. — Ce sont d'étranges rencontres. Négis qui écrivit à Nice *Pégase* et *le Percheron* il y a plus d'un an est un curieux homme. N'avait-il pas prévu que *Fortunio* aurait à l'imitation de son *Lacydon* un

Rivière, un Berger, un Philipon comme collaborateurs ? Pour le premier passe encore, mais pour les deux autres c'était sorcier. L'inconvénient, et cela diminue l'attrait du hasard, c'est que ces gens ne se ressemblent guère. Berger, le nôtre, ne se confine pas dans un livre mais rayonne sur quantité de beaux livres qu'il a réunis dans son studio de la rue de la Grande-Armée pour le plaisir des bibliophiles, et quant à notre ami Jean Philipon, il n'est pas même frère de lait de son homonyme. Qui croirait à un Jean Philipon cupide, affairiste, habile à s'aider d'autrui, lui qui ne parle que de tour d'ivoire et déteste les affaires presque autant qu'il aime les lettres et le droit ! Pauvreté du langage articulé, confusion de la glotte et des gloses, que de rencontres et de mots, ne causez-vous pas qui n'ont d'autre raison que la rime !

A MASSILIA

Le 20 février, eut lieu, aux Salons Massilia, devant une assistance choisie, une représentation d'Andromaque, donnée au bénéfice de l'Auxiliaire de la Jeune fille, l'œuvre si digne d'intérêt que dirige Madame Oddo. Le chef-d'œuvre de Racine, mis en scène par Madame Adry Dumortier, nous fut présenté avec un grand souci d'art et recueillit les chaleureux applaudissements d'un public cependant difficile.

Madame Gaston Mouren, femme de notre excellent collaborateur, fut avec une grâce douloureuse et profondément vraie la veuve inconsolable d'Hector et la mère éperdue d'Astyanax.

Mademoiselle Faure Durif incarna une Hermione violente et passionnée.

Monsieur Derbesy, un Pyrrhus de grande allure, à la voix généreuse, joua avec un naturel remarquable ce rôle que la tradition, la déplorable tradition, nous présenta si souvent de façon ridicule, même sur nos meilleures scènes.

Monsieur Magnier fut un bel Oreste et j'ai apprécié particulièrement sa folie réalisée sans exagérations.

Les autres emplois remarquablement tenus.

Une mention spéciale pour les danses grecques autour du tombeau d'Hector réglées avec un goût parfait par Miss Gray. Monsieur Henri Bertrand dont nous avons souvent loué le beau talent de conférencier, s'était chargé de donner un prologue à la pièce, et réalisa la gageure difficile de dire en moins d'un quart d'heure, tout ce que l'on pouvait dire d'essentiel sur Androma-

que. En romantique impénitent il défendit brillamment ce paradoxe que les caractères d'Andromaque, ce chef-d'œuvre du classissisme, sont profondément romantiques. Et je suis pleinement de votre avis, Monsieur H. Bertrand. Et ce qui prouve le bien-fondé de votre thèse, c'est que le plus romantique de nos romantiques A. de Musset écrivant les Marrons du feu se servit du même jeu psychologique que le classique Racine. A la vérité comme vous l'avez fort bien dit il est puéril de vouloir enfermer un genre littéraire dans une époque. Il y a eu des romantiques bien avant le manifeste de Cromwell et certaines rêveries de Th. de Viau annoncent dès le XVIe siècle le surréalisme cher aux amis d'André Breton.

En résumé, excellente soirée. *Fortunio* présente ses chaleureuses félicitations à tous ceux qui en furent les artisans.

MM. Giovoni et A. Tomasi nous présentent aux éditions Déramond, trois remarquables mélodies du folk lore Corse. On ne saurait trop louer cette initiative ; l'île de beauté aux passions violentes, à la poésie ardente et âpre, nous a jusqu'à présent caché son âme musicale. Alors que les thèmes espagnols, russes, scandinaves abondent dans notre musique moderne, il faut savoir gré à MM. Giovoni et Tomasi de nous révéler ce trésor encore vierge, et nous souhaitons qu'ils ne s'en tiennent pas à ces trois mélodies.

L'INGRAT. — Nouvelle de Gabriel d'Aubarède : Au sommaire de la N. R. F. du mois de février figurait l'*Ingrat*, nouvelle de notre collaborateur Gabriel d'Aubarède, si apprécié de nos lecteurs dans ses chroniques. Bien que *Fortunio* n'ait pas coutume de parler des siens, il faut bien dire, puisque d'autres plus autorisés l'ont dit, l'originalité profonde de notre ami. Il est certainement de la génération nouvelle l'un de ceux qui possèdent au plus haut point l'angoisse psychologique, la hantise du problème moral et l'un des mieux doués pour déceler l'obscur dans une âme. Sa nouvelle offre un intérêt émouvant, c'est l'analyse du scrupule fouillé aux recoins les plus inattendus de la conscience. Gabriel d'Aubarède possède un talent véritable de romancier psychologue.

VOICI DU THEATRE : Un groupe de jeunes gens parmi les plus compréhensifs qui soient ici a réussi à donner dans une seule représentation qui eut lieu à Massilia le 18 février. *Amédée ou les Messieurs en rang*, de J. Romains. *La Folle Journée*, de Mazaud et le *Miracle des pauvres Claires* et de l'*Homme au képi brodé*, de Ghéon.

Singulière et courageuse tentative ! Ne dirait-on pas que l'air est changé par ici ? Nous applaudissons à tout rompre à la reprise de tels efforts où *Fortunio* s'est autrefois dépensé et qui exigent un bien grand mépris de l'opinion. Que ces novateurs soient loués, pour leur idée et sa réalisation qui fut excellente. Nous citerons au petit bonheur, MM. de Vergennes, du Chaffaut, de Laval, Dor, Benausse, de Laget.

Notre ami Jean Fouque, toujours des premiers au feu de la rampe, était en vedette comme de justice.

Jeunes filles de la meilleure société, public évidemment de sélection.

ET AILLEURS. — De l'esprit, infiniment de verve et d'à-propos dans la revue que notre ami Georges Legal a monté et joué en collaboration de Garaudy, Flosi, Gaudin, etc., à l'Amicale de la rue Nau. Quel entrain ! quelles trouvailles, et l'on dit que les cerveaux marseillais sont en léthargie ! Pas la nuit certainement.

Un beau livre vient de paraître à Paris, chez l'éditeur Fasquelle : *Mireille*, texte et traduction, par Frédéric Mistral, édition illustrée par les peintures de Frédéric Montenard reproduites en couleurs.

Tout bon Provençal comme tout lettré voudra posséder le chef-d'œuvre du grand poète fondateur du Félibrige, sous la forme de ce magnifique in-octavo, où le texte illusré a servi de thème au paysagiste favori de la « gueuse parfumée ».

Lettre de Nice

Pour attirer les clients que l'addition fait fuir, les palaces de la Côte d'Azur donnent maintenant des fêtes qui sont de véritables spectacles : Fête de l'Or, Nuit des Rois, Bal Gavarni, Versailles, Véra-Cruz, etc.

Tout cela avec un prétexte de bienfaisance, naturellement, car on ne veut pas avoir l'air de s'amuser pour le seul plaisir.

Ces fêtes de palaces ont donné naissance à une profession nouvelle : l'organisateur des fêtes. C'est généralement un peintre, un peintre jeune, moderne. A Monte-Carlo, c'est Jean-Gabriel Domergue qui opère ; à Cannes c'est Guy Arnoux, au Rulh de Nice, c'est Paul Tissier; au Négresco, Charles Méreu. Il faut d'ailleurs reconnaître que ce métier d'ordonnateur de pompes joyeuses n'est pas une sinécure, attendu que les dites fêtes se renouvellent et qu'il faut chaque fois trouver une idée neuve.

L'art ne nourrit plus son homme : nos peintres se font « managers ». L'art n'y perd rien, car mieux vaut une fête bien ordonnée qu'un tableau bâclé ou une vilaine couverture de catalogue pour magasin de nouveautés.

C'est peu-être en vertu — ou par la faute — de cette même vie chère que Mme Cécile Sorel est allée s'exhiber un soir à l'Hôtel Majestic, dans je ne sais quelle fête provençale.

Notre Célimène officielle prêtait « l'éclat de son charme au personnage de la Clairon » comme dirent les communiqués de journaux. Mademoiselle Sorel a été acclamée par la foule réunie au château du marquis de Valbelle ; autour d'elle les tu-tu-pan-pan soufflèrent dans leurs galoubets et battirent leur peau d'âne. Le profil XVIIIe de l'illustre sociétaire surprenait bien un peu dans cette farandole ; mais le nom de « Mademoiselle Sorel »

s'étalait sur tous les murs de la ville, et c'est là tout ce qu'on voulait.

D'ailleurs, notre grande coquette nationale s'est pris d'une affection particulière pour Nice. Elle vient d'y créer, au Casino, *Maîtresse de Roi*, d'Adolphe Aderer et Armand Ephraïm, drame historique, et elle viendra en mars faire des conférences.

*
* *

Car on en manquait, je vous assure. L'Artistique en a donné une série. Notons celle de Xavier de Magallon sur Ronsard. Cette conférence, Marseille devait l'entendre. Mais la politique s'en est mêlée, et l'ancien député de l'Hérault ne voulant pas semer le trouble parmi « Les Amis des Lettres » a renoncé à parler dans sa ville.

Xavier de Magallon a parlé de Ronsard en poète, avec son éloquence débordante, son lyrisme verbal qui rappelle celui de son ami Joachim Gasquet. Il a insisté sur le Ronsard patriote, ce par quoi le politique d'action française (« tout ce qui est national est nôtre ») perçait le bout de l'oreille. Mais ce n'est pas un reproche.

« C'est, nous a-t-il dit, au lendemain de Marignan, où tout a été perdu fors l'honneur, une âme pleine de confiance qui rayonne et une lyre qui s'accorde pour chanter la plus belle héroïne : la France ».

MM. Louis Bertrand, Paul Valéry et Edouard Estaunié se succèderont en mars derrière le verre d'eau de l'Artistique.

*
* *

Nos fêtes carnavalesques n'ont pas eu cette année beaucoup de bonheur. Le ciel a boudé. Après un mois de décembre agréable et un mois de janvier printanier, février a été maussade, bougon, voire coléreux. L'approche de l'équinoxe de printemps se fait généralement sentir à la mi-février et ce n'est pas la première fois que corso carnavalesque et batailles de fleurs sont gâtés par la pluie.

Cela est d'autant plus fâcheux que l'on a bruyamment protesté contre la raillerie des Parisiens qui, dans une scène de revue fameuse, ont représenté le Carnaval de Nice sous la pluie.

On se demande alors s'il ne serait pas sage de la part du Comité des fêtes de modifier les dates des principales fêtes, de faire correspondre par exemple la première sortie carnavalesque, avec le beau fixe du mois de janvier, et la bataille de fleurs avec les belles journées qui suivent généralement le Jour de l'An.

Il est certain qu'on doit se préoccuper de ces choses. Trop d'intérêts sont misés chaque année sur une carte de pluie ou de beau temps.

REYNOLD.

Le Gérant : C. SARNETTE.

Imprimé par MISTRAL *à Cavaillon*